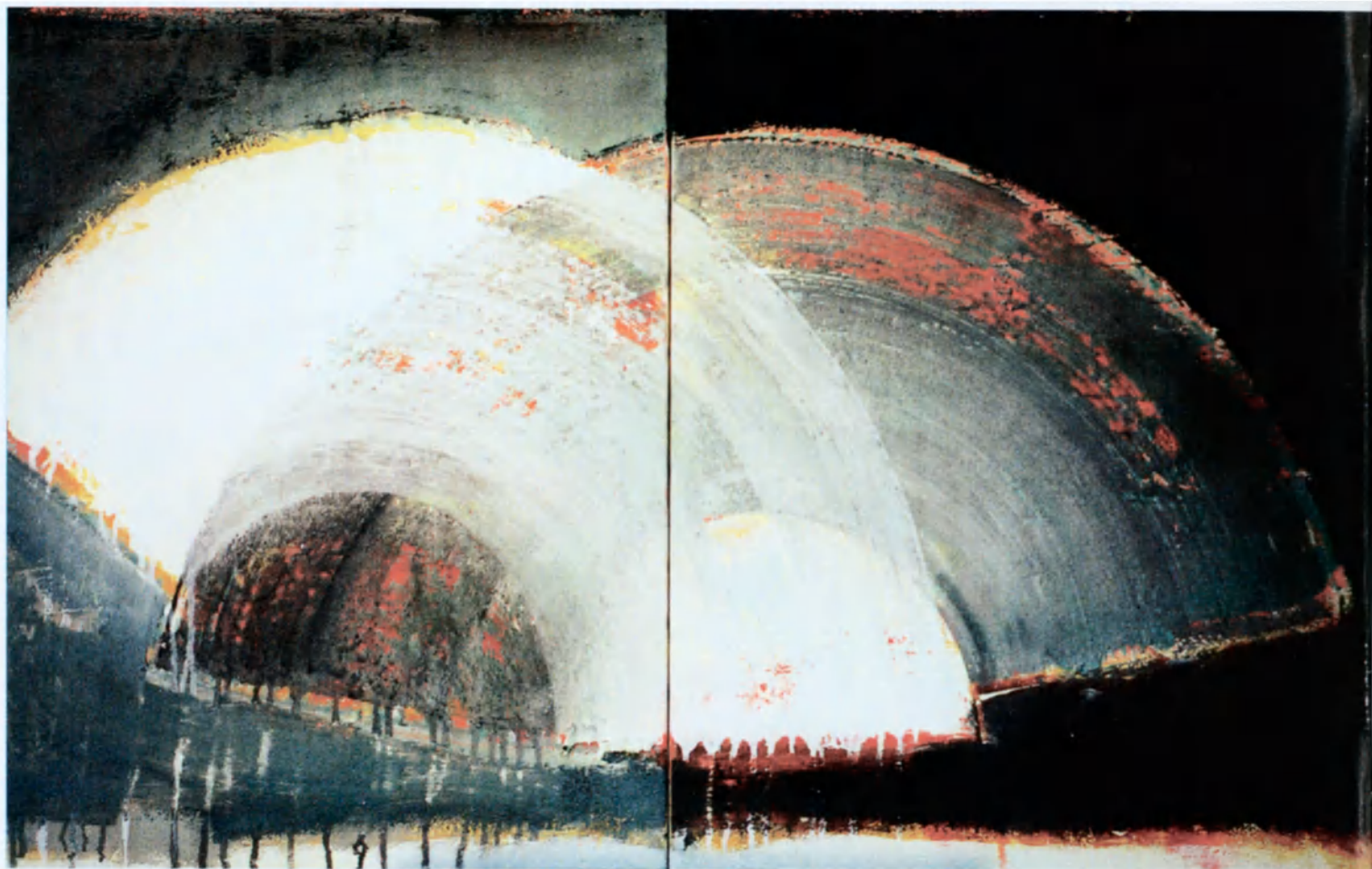




Pour cette rubrique CONFLUENCES, envoyez-nous une photo (composition photographique, peinture, sculpture, ensemble architectural) où vous voyez un croisement, un métissage créateur, entre plusieurs cultures, ou encore deux œuvres de provenance culturelle différente, où vous voyez une ressemblance ou un lien frappant. Accompagnez-les d'un commentaire de deux ou trois lignes. Nous publierons chaque mois l'un de vos envois.



DIPTYQUE AVEC TRANSPARENCES

1996, acrylique sur toile (hauteur: 73 cm, largeur: 1,20 m)
de Jean-André Martin

Une grande part de l'œuvre de ce peintre est faite sur des tableaux composés de plusieurs toiles accolées. Dans chaque partie de ce diptyque, précise-t-il, «le chevauchement de couleurs apporte un produit fait de transparences qui tend au symbole: celui de l'enrichissement dû à toute rencontre».

médecine et sagesse



© Gamma Paris

L'INVITÉ DU MOIS

48

Abbas Kiarostami

Le cinéma, la vie: le réalisateur iranien, Palme d'or du Festival de Cannes 1997, ne conçoit pas l'un sans l'autre.



© C. Reclondo/Edicions San Marco, Madrid

PATRIMOINE

44

Banská Štiavnica (Slovaquie)

Un haut lieu de l'histoire de la métallurgie européenne.

Notre couverture:
Ascète indien en méditation.

© X. Zimbardo/Hoaxi, Paris

<i>Au fil des mois</i> par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat	5
Le malade est d'abord une personne <i>par Claudine Brelet-Rueff</i>	6
Rétablir l'échange entre patient et médecin <i>par Hayao Kawai</i>	12
Principes ayurvédiques <i>entretien avec K. M. Shyam Sundar</i>	15
Le tombeau des saints <i>par Jane Schreibman</i>	18
Sénégal: le miroir cosmologique <i>par Emmanuelle Kadya Tall</i>	20
Zimbabwe: rencontre avec un guérisseur traditionnel <i>par Kristopher Walmsley</i>	30
Soigner le corps tout entier <i>par Ting Hor</i>	31
Dossier	34

Choix des plus belles photos retenues par le jury du concours international de photographie sur le thème «Scènes de paix au quotidien» organisé par Le Courrier de l'UNESCO et Nikon **24**

La chronique de Federico Mayor **36**

ESPACE VERT **Les réserves de biosphère du Sénégal** *par France Bequette* **38**

NOTES DE MUSIQUE **Musiques sud-africaines** *par Isabelle Leymarie* **42**

NOS AUTEURS **50**

LE COURRIER DE L'UNESCO

51^e année

Mensuel publié en 27 langues et en braille par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture

31, rue François Bonvin, 75732 Paris CEDEX 15, France

Télécopie : 01 45 68 57 45

Courrier électronique courrier.unesco@unesco.org

Internet <http://www.unesco.org>

Directeur: Adel Rifaat

RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction: Gillian Whitcomb

Français: Alain Lévêque

Anglais: Roy Malkin

Espagnol: Araceli Ortiz de Urbina

Rubriques: Jasmina Sopova

Unité artistique, fabrication: Georges Servat

Illustration: Anane Bailey (01 45 68 46 90)

Documentation: José Banaag (01 45 68 46 85)

Relations éditions hors Siège et presse:

Solange Belin (01 45 68 46 87)

Duplication films: Daniel Meister

Secrétariat de direction: Annie Brachet (01 45 68 47.15)

Assistante administrative: Theresa Pinck

Éditions en braille (français, anglais, espagnol et

coréen) (01 45 68 45 69)

ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)

Allemand: Dominique Anderes (Berne)

Arabe: Fawzi Abdel Zaher (Le Caire)

Italien: Gianluca Formichi (Florence)

Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)

Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)

Persan: Akbar Zargar (Téhéran)

Portugais: Alzira Alves de Abreu (Rio de Janeiro)

Ourdou: Mirza Muhammad Mushir (Islamabad)

Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)

Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)

Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar es-Salaam)

Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)

Chinois: Feng Mingxia (Beijing)

Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)

Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)

Cinghalais: Neville Piyadigama (Colombo)

Finois: Riitta Saarinen (Helsinki)

Basque: Juxto Egaña (Donostia)

Thai: Duangtip Surntatip (Bangkok)

Vietnamien: Ho Tien Nghi (Hanoi)

Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)

Ukrainien: Volodymyr Vasiliuk (Kiev)

Galicien: Xavier Senín Fernández (Saint-Jacques-de-

Compostelle)

VENTES ET PROMOTION

Télécopie : 01.45.68.57.45

Abonnements: Marie-Thérèse Hardy (01.45.68.45.65),

Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Mohamed

Salah El Din (01 45 68 49 19)

Liaison agents et abonnés:

Michel Ravassard (01 45 68 45 91)

Comptabilité : (01 45 68 45 65)

Stock: Daniel Meister (01 45 68 47 50)

ABONNEMENTS

Tél. 01 45 68 45 65

1 an: 211 francs français. 2 ans: 396 francs

Pour les étudiants: 1 an: 132 francs français

Pour les pays en développement

1 an: 132 francs français. 2 ans: 211 francs

Reproduction sous forme de microfiches (1 an):

113 francs.

Reliure pour une année: 72 francs

Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP

ou mandat à l'ordre de l'Unesco, ou par carte CB, Visa,

Eurocard ou Mastercard

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention «Reproduits du Courrier de l'Unesco», en précisant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront fournies aux publications qui en feront la demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront renvoyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon réponse international. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les Nations Unies.

IMPRIMÉ EN FRANCE (Printed in France)

DÉPOT LÉGAL C1-FEVRIER 1998

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSÉ PAR LES N M P P

Photocomposition et photogravure

Le Courrier de l'Unesco.

Impression: Maulde & Renou

ISSN 0304-3118

N°2-1998-OPI 98-568 F

Ce numéro comprend 52 pages et un encart de 4 pages situé entre les pages 2-3 et 50-51.



© Roland et Sabrina Michaud/Rapho, Paris

au fil des mois

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat

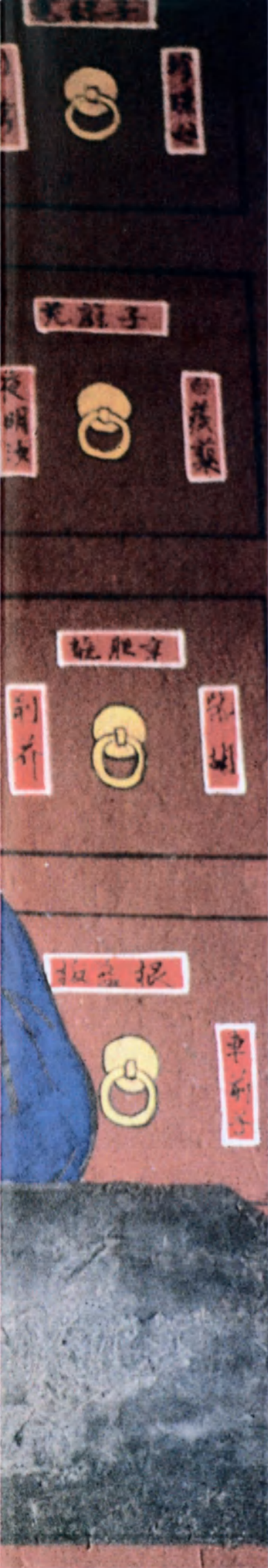
La médecine traite-t-elle le patient ou combat-elle la maladie? Le patient est-il une entité individuelle totalement autonome ou fait-il partie intégrante d'un environnement naturel, social, cosmique? La maladie est-elle simplement due à l'intrusion dans le corps d'un agent étranger — virus? démon? — ou est-elle le signe d'un déséquilibre, d'une harmonie rompue, que le corps s'efforce de rétablir avec, éventuellement, le secours de la médecine? Dans tout traitement, quelle part revient à un savoir acquis, codifié, transmissible, et quelle autre à l'expérience immédiate, née du contact direct entre soignant et malade?

Toutes ces questions, et bien d'autres, sont ici posées — auxquelles, on s'en doute, nos auteurs, exprimant des sensibilités différentes, ne prétendent pas apporter de réponses péremptoires. Plutôt des éclairages divers, parfois contrastés, selon la tradition ou la doctrine qu'ils exposent, brossant ainsi un panorama des pratiques médicales où le savoir et la foi, la culture communautaire et le contact interpersonnel, peuvent parfois faire bon ménage.

La culture médicale de l'Occident moderne avait, jusqu'à récemment, rompu de manière radicale avec toutes les autres cultures. Parce qu'avec elle, l'art de soigner repose sur un corpus de connaissances scientifiques, qui traitent le corps humain, ses organes et ses fonctions, ainsi que les diverses affections qui menacent son intégrité, comme autant d'objets d'étude, soumis à des lois physiques, physiologiques, génétiques, et donc indépendants des contextes culturels et locaux. Le traitement consiste alors à utiliser la connaissance de ces lois, notamment par le truchement de techniques instrumentales de plus en plus sophistiquées — pour neutraliser les différentes affections. Mais la situation commence à changer: on reconnaît de plus en plus l'apport des autres médecines et même quand on ne le fait pas, on se sent obligé de se poser certaines questions.

Nul ne songe à nier les bienfaits — immenses, dans certains cas — de la médecine moderne. Mais comment ne pas voir les excès auxquels elle peut conduire et auxquels elle conduit parfois? En mobilisant, autour du patient, de plus en plus de moyens techniques, mais en faisant abstraction de son univers mental, de sa culture, de ses propres forces psychiques, morales, spirituelles, celles de sa dignité et de sa volonté, de son environnement affectif, du sens qu'il donne à sa vie et à sa mort, ne franchit-on pas, dans certains cas, la ligne rouge de la déshumanisation?

Où l'on verra que les médecines dites traditionnelles ont encore bien des choses à nous dire...



Pharmacie traditionnelle chinoise. Peinture murale du temple de la Cloche d'or à Wutaishan, dans la province de Shanxi.

Le malade est d'abord une personne

PAR CLAUDINE BRELET-RUEFF

Le modèle médical de «l'homme-machine» va-t-il le céder à la notion d'un «homme total», inséparable de son environnement culturel et naturel?

Plus, peut-être, que toute autre activité liée à notre survie, la médecine dépend du contexte culturel dans lequel elle s'exerce, car le geste thérapeutique touche à l'essence même de notre destin: naissance, souffrance, mort. L'humanité n'a pas attendu pour se soigner le développement de la biologie, de la chimie et de la prophylaxie occidentales. Depuis des millénaires, des peuples utilisent des thérapeutiques très performantes, parfois étonnantes compte tenu de leurs moyens techniques (ainsi, par exemple, des trépanations et des soins dentaires chez les Incas).

Néanmoins, l'étude de ces médecines traditionnelles, en Occident, est toute récente. D'une part, la vision du monde de la nouvelle physique (relativité, quanta, thermodynamique) — où tout est conçu en termes d'interaction — et, d'autre part, la décolonisation, qui a rendu à des populations jusque-là méprisées la possibilité de faire entendre la voix de leur culture, ont permis aux Occidentaux de mieux en comprendre le sens et la valeur.

Ainsi, la médecine occidentale, après avoir conçu l'être humain comme une «machine», tend à adopter peu à peu l'idée de soigner l'homme «total», selon une vision du monde rejoignant, d'une certaine manière, celle des cultures traditionnelles. Un modèle médical émerge dès lors, qui ne s'intéresse plus seule-



ment à la maladie, mais à la santé en général et aux facteurs psychologiques et culturels dont elle dépend.

Malgré leurs aspects «irrationnels», irritant parfois les chantres du progrès, les médecines traditionnelles sont le fruit de croyances selon lesquelles un réseau de solidarités existe entre l'être humain et le grand univers: l'homme n'est pas considéré comme le «maître et possesseur» de la nature, mais comme son humble partenaire. Du chamanisme à l'*ayurveda*, ces médecines reflètent des manières de penser parfois fort différentes qui, néanmoins, tendent toutes à intégrer l'homme dans le monde et à



© R. Winslow/Vestri Ass / Ask Images, Paris

instaurer une continuité entre science et spiritualité. Quelques exemples.

L'art des chamanes

Les techniques de l'extase à visées diagnostiques et thérapeutiques sont communes aux différentes formes de chamanisme rencontrées à travers le monde, de la Sibérie à l'Amazonie. A des connaissances empiriques mais approfondies des plantes curatives, le chamane ajoute d'autres qualités: poète, voyant, guérisseur, éventuellement prestidigitateur et ventriloque. Avant tout, il est un initié. L'initiation — cette expérience vécue

Pour l'Indien d'Amérique du Nord, fumer le calumet symbolise son appartenance au monde. La pipe est rituellement présentée aux quatre points cardinaux avant d'être allumée. Ici dans le parc national de Canyonlands (Utah).

de la triade souffrance-mort-résurrection — lui confère une aura sacrée. Il officie, le visage et le corps couverts de signes et d'objets, symboles de ses pouvoirs. Il sait communiquer avec les esprits invisibles à l'œil profane: sa parole traduit les murmures de la forêt profonde, ou encore des steppes balayées par les vents.

Son initiation lui confère la capacité de pénétrer en esprit à l'intérieur du corps de son patient, d'en chasser les démons, de les poursuivre dans l'invisible. Ainsi, l'utérus convulsé de la parturiente devient un univers peuplé de monstres et d'animaux mythiques, métaphores des contractions et des peurs qu'elle ▶



Cet homme blessé s'appuyant sur une béquille requiert l'aide d'un prêtre-médecin. Bas-relief d'une tombe princière de la VI^e dynastie (milieu du 3^e millénaire av. J.-C.) à Assuan, en Egypte.

- doit surmonter. Non seulement il sait nommer le mal, mais il le matérialise — extirpant du corps ou de l'âme du malade, souvent par succion, les cristaux et les duvets ensanglantés qu'il a mâchouillés.

Durant l'acte chamanique, le patient n'est jamais isolé du monde. Comme dans les cérémonies vaudou au Brésil ou au Bénin, tous les familiers assistent au «drame thérapeutique» qui favorise la catharsis du malade. La responsabilité devant la souffrance se fait collective.

La médecine dans l'Egypte ancienne

Seuls quelques rares papyrus nous renseignent aujourd'hui sur la médecine pratiquée en Egypte antique. Les connaissances anatomiques qu'impliquent les techniques d'excérébration, d'éviscération et d'énucléation nécessaires à la

momification témoignent de la maîtrise qu'avaient les Egyptiens des propriétés antiseptiques des essences, des résines, des aromates et des épices qu'ils utilisaient non seulement pour embaumer la dépouille de leurs notables, mais encore pour soigner de nombreuses maladies.

Comme les scribes, les médecins-magiciens sont formés dans une «maison de vie», dont le maître suprême, le tout premier initié, est l'ibis, symbole du dieu de la sagesse. Endormi, l'ibis prend la forme du cœur, tout comme le hiéroglyphe signifiant «être bon». Celui-ci se compose de trois signes: la vibration ou l'air, l'individu, porteur de vie sur terre, et la bouche par laquelle passe la respiration, qui se manifeste aussi dans les battements du cœur. Comme en médecine chinoise, le cœur «parle» sur tout le corps.

Après avoir appris l'art de soigner dans les temples d'Egypte, Hippocrate, le célèbre médecin grec de l'Antiquité, divulgua leurs enseigne-

ments. Sa formule «Nous sommes ce que nous mangeons» et ses propos sur l'importance de l'interaction entre l'homme et son environnement rejoignent ce que nous explique le *Traité de la marche et de la connaissance du cœur* du papyrus Ebers: «Quatre conduits (*metou*) vont au foie et lui portent l'humidité et l'air. Ils y causent ensuite toutes sortes de maladies.» Siège de l'intelligence, le «cœur» est aussi le centre moteur et directeur du corps, auquel il distribue l'énergie par la voie des *metou* remplis d'air, de déchets et de sang. Sang qui vibre en chaque individu sur une fréquence propre. Cette conception vibratoire de l'être humain pourrait expliquer le nombre impressionnant d'incantations retrouvées non accompagnées de traitement. D'autres viennent en complément d'une potion spécifique.

L'aspect magique de la médecine pharaonique — l'usage du sommeil sacré dans les temples, par exemple — dérouté souvent les esprits rationalistes. Cette thérapeutique, probablement induite par une hypnose atténuant la conscience du moi, aurait pu rester une

énigme si les cures de sommeil n'étaient entrées en usage dans les cliniques les plus modernes.

Disciples et serviteurs de Thot, le dieu compatissant chargé par Ra de protéger l'humanité, les médecins-magiciens ne prétendent pas être les auteurs des incantations, ni des préparations qu'ils prescrivent. Leur savoir leur vient des dieux. Toutefois, le savoir ne suffit pas pour faire un bon médecin dont la condition est indissociable de celle de prêtre. Non seulement il faut étudier tant qu'on est jeune, travailler beaucoup et longtemps afin que la science, devenant comme naturelle, croisse d'elle-même, mais encore faut-il être de bonnes mœurs, car «les choses sacrées ne doivent être enseignées qu'aux personnes pures».

Les Aztèques et la médecine de l'angoisse

La culture aztèque repose sur une mystique sociale de l'angoisse justifiée par la croyance selon laquelle le monde est voué à être anéanti, comme les quatre mondes précédents, par de ▶

Dieu mixtèque (1200-1500 ap. J.-C.) associé à la médecine.



Ce chamane des Bunuaq Dayak (Kalimantan, Indonésie) exorcise l'esprit qui s'est emparé d'un enfant de la tribu.



© Charles Lenias, Paris

► terribles séismes. Les dieux ont dû se sacrifier pour tirer leur vie de leur propre mort et, à leur tour, les hommes doivent assurer la continuité de la vie au prix de leur propre sang. Selon le chroniqueur espagnol Bernardino de Sahagún, arrivé au Mexique en 1529, il n'était pas de jour sans que des femmes soient sacri-

fiées à la déesse du sel, ou des enfants aux dieux des pluies. Les cœurs sont arrachés pour que le soleil ne meure.

Dès leur plus jeune âge, les enfants sont soumis à la discipline très stricte d'une hiérarchie mystico-militaire. Suivant leur classe sociale, les garçons étudient dans un collège de quartier qui les prépare à la production collective, ou bien dans un collège religieux dont l'austérité les entraîne à leurs futures charges de prêtre-médecin ou de haut fonctionnaire de l'Etat.

La maladie était un châtement divin provoqué par une rupture de l'équilibre cosmique, conséquence d'une désobéissance du malade à l'ordre naturel auquel chacun doit se soumettre sous peine de déchaîner la colère des dieux et de nouveaux cataclysmes. Le prêtre-devin (*ticitl*), intermédiaire entre les dieux et les hommes, est donc moins chargé de soigner les maladies-châtiments que de découvrir, notamment par l'astrologie et la numérologie sacrée, en quoi le malade a pu déplaire aux dieux. Il a recours à de simples mancies (la guérison est assurée si les grains de maïs jetés sur le sol ou dans l'eau d'un récipient ne se séparent pas; dans l'autre cas, c'est la mort), mais aussi aux plantes hallucinogènes comme le *peyotl* (*Anhalonium lewini*), un petit cactus sans épines, et à des champignons sacrés, comme les *teonanacatl* (*Paneolus campanulatus*), dont la consommation prépare les trances collectives accompagnant les sacrifices humains.



© Revelli/REA, Paris

Le tabac est l'une des plantes les plus utilisées dans la pharmacopée amazonienne. Ci-contre, un chamane quichua souffle de la fumée de tabac sur la tête d'une malade.



© Beatrice Petit - Burelles

Cérémonie awilé annuelle près du lac Ahémé (Bénin), destinée à chasser le mal et à exorciser les souffrances de l'année écoulée.

La pharmacopée aztèque regroupe quelque 12 000 plantes curatives (*patli*). Vendues sur les marchés des grandes villes, ces plantes étaient parfois cultivées dans les *chinampas* (jardins flottants), et servaient surtout à soigner les petits maux. Chez les Aztèques, au schéma corporel sublimé dans la collectivité, la maladie est avant tout la trace d'une lésion cosmique. Elle est porteuse de l'angoisse d'une sanction dont dépend leur vie dans l'au-delà.

Médecines sacrées et santé globale

Ces quelques exemples illustrent combien les médecines traditionnelles sont indissociables des engagements spirituels des populations qui les pratiquent. Toutes, cependant, ont certains points communs, absents de la médecine «moderne»:

- ☛ une approche holistique, c'est-à-dire globale de l'individu, conçu comme un être multidimensionnel, à la fois physique, mental, social et spirituel, en interdépendance étroite avec son environnement naturel et le vaste et mystérieux cosmos;
- ☛ une conception du thérapeute proche de celle du prêtre, voire du magicien, en tout cas de l'ini-

tié qui doit faire l'expérience concrète de la mort et de la souffrance. Le thérapeute doit être bon, pur et responsable devant les hommes et les dieux, quand ce n'est pas devant la vie elle-même; ☛ un savoir fondé sur une observation de la réalité vivante et une connaissance approfondie, bien qu'empirique, du milieu naturel et de ses ressources, y compris des rythmes cosmiques, dont la dynamique se reflète dans les fluctuations que connaît la santé humaine.

L'approche globale de la vie et de l'être humain caractérisant ces médecines traditionnelles suscite un intérêt croissant en Occident dont la vision du monde se veut aujourd'hui holistique — *holos*, en grec, veut dire à la fois «total» et «sacré». La définition de la santé donnée par l'Organisation mondiale de la santé (OMS) constitue également une définition universelle de l'être humain enfin compris dans sa multidimensionalité: «La santé est un état de complet bien-être, physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité.» Cette définition invite la société moderne à s'inspirer de la sagesse des médecines de toujours. Elle lui offre une chance de trouver le chemin de l'harmonie et de la sagesse. ■

Rétablir l'échange entre patient et médecin

PAR HAYAO KAWAI

En psychothérapie comme dans les maladies psychosomatiques, la démarche unificatrice de la pensée bouddhiste aide à rétablir un lien constructeur entre patient et médecin.

■ A mes yeux, un problème central se pose à nos contemporains: la «perte de relations». Il prend diverses formes et me paraît lié, dans une certaine mesure, aux progrès scientifiques et techniques qui caractérisent notre époque.

Deux exemples tirés de mon expérience de psychothérapeute.

Un jour, le père d'un garçon qui, depuis assez longtemps, refusait d'aller à l'école, me dit: «A notre époque, des êtres humains peuvent aller dans la lune et en revenir en toute sécurité: il suffit que quelqu'un appuie sur un bouton. Ne pouvez-vous pas trouver le bouton

sur lequel il faudrait appuyer pour que mon fils aille à l'école?» Cet homme voulait faire fonctionner son fils comme une machine. Face à cette absence de relations de la part de son père, l'enfant, consciemment ou non, lui résistait.

Les maladies psychosomatiques, d'autre part, deviennent de plus en plus fréquentes. La médecine moderne, on le sait, s'est développée sur la base d'une coupure radicale entre le corps et l'esprit, principe qui lui a permis de progresser considérablement dans de nombreux domaines et notamment de vaincre maintes maladies. Mais cette coupure semble bien être responsable de l'accroissement du nombre des maladies psychosomatiques, comme si la nature prenait là un revanche.

Les méthodes scientifiques, par les implications considérables qu'elles ont à de multiples niveaux, ne sont pas étrangères à cet état de fait. J'en rappellerai brièvement les principales raisons.

«Il semble que la coupure faite par la pensée occidentale entre le corps et l'esprit soit responsable de l'augmentation du nombre des maladies psychosomatiques.» Parc du Kora Kaen, à Tokyo (Japon).





Le Bouddha méditant (au centre) et prêchant. Représentation du 5^e-6^e siècle ap. J.-C. (Bamyan, Afghanistan).

L'observateur doit être séparé de ce qu'il observe, pour ne pas influencer sur le résultat de son observation, qui doit avoir une valeur universelle. Il est donc impératif que la distinction entre sujet et objet soit radicale. A cet égard, la civilisation européenne a parfaitement réussi: c'est par là qu'elle a donné à la science son caractère universel.

La science, de surcroît, est devenue inséparable de la technique, qui est désormais à la portée de tous. Pour maîtriser celle-ci, pas besoin de talent ou d'aptitude particulière, il suffit de suivre le mode d'emploi. Comme le disait le père du jeune garçon, l'homme peut aller dans la lune en appuyant tout simplement sur des boutons.

Dans les relations familiales et sociales, ces méthodes se répandent. Influencés par les succès remportés, nombreux sont ceux qui veulent les appliquer à leurs semblables. Chacun cherche à connaître «la technique» la plus appropriée pour dominer, ou au moins diriger, autrui. Des techniques spéciales surgissent: «Comment élever son enfant pour qu'il devienne bien sage»,

«Comment traiter les personnes âgées» et bien d'autres encore.

Les chercheurs en sciences sociales et humaines se sont engouffrés dans la même voie. Appliquées à un aspect particulier et circonscrit, les méthodes scientifiques peuvent donner dans ce domaine des résultats acceptables, mais elles perdent leur efficacité si on conçoit leur sujet d'étude — l'être humain — comme un tout. Et le chercheur étant lui aussi un être humain, il devient impossible de distinguer clairement entre sujet et objet. La nature des liens entre l'un et l'autre ne manque pas d'influer sur les résultats de la recherche.

L'être humain comme un tout

Imaginons que j'aie affaire, en tant que psychothérapeute, à un garçonnet de six ans trop agité pour se concentrer sur son travail en classe. Si j'essaie d'être aussi objectif que possible et de n'établir aucune relation avec lui, tout ce que je peux dire à son propos, c'est qu'il est trop peu sûr de lui-même, d'une faible intelligence, etc. ▶



© Roland et Sabrina Michaud/Rapho, Paris

Un père et son fils.
Bas-relief bouddhique du
2^e siècle av. J.-C. (Inde)

Au contraire, si j'essaie d'établir avec lui de bons rapports qui lui donnent l'impression d'être protégé et d'avoir le droit d'agir librement, son comportement va changer.

L'important, ce n'est pas d'observer avec exactitude son état présent, mais d'attendre la manifestation de ses potentialités immanentes. Dans le cadre d'une psychothérapie, s'il n'y a pas de liens entre le sujet et l'objet, il ne faut pas s'attendre à des résultats positifs. Cela est également vrai ailleurs, dans l'éducation et dans certaines spécialités médicales où les rapports mutuels jouent un rôle décisif. Face à des affections psychosomatiques, il m'est arrivé de ne pas tenter d'en discerner les causes, ni de vouloir les traiter par des conseils ou des médicaments. Je n'ai pas «guéri» le patient au sens littéral du terme, mais ses symptômes ont disparu d'eux-mêmes.

Ma méthode n'a rien à voir avec une technique où ce qu'on doit faire et ce qu'on obtien-

dra comme réaction sont conformes au mode d'emploi: tel acte particulier produira tel résultat particulier. J'attends, moi, que quelque chose se passe sans savoir exactement ce que ce sera. Ma démarche est à cet égard heuristique; j'ai le sentiment de participer à une création. Le patient est guéri par son travail créatif, qui est sous-tendu ou facilité par les rapports établis entre lui et moi.

La démarche bouddhiste

Pour servir ce type de relation, je trouve la pensée bouddhiste riche d'enseignements.

Aucun être vivant — c'est le point essentiel, qui vient du soutra de la Guirlande — ne possède une nature qui ne soit qu'à lui. Je suis moi-même justement parce qu'il existe une infinité de relations entre les autres et moi. Voilà qui diffère radicalement de l'idée courante selon laquelle tout ce qui existe a sa propre nature, qui détermine ses propres rapports avec autrui. Le soutra de la Guirlande fait d'abord état de ces rapports parce que c'est à travers eux que chaque être se définit.

Cette conception bouddhiste participe d'un état de la conscience qui se démarque de celui, ordinaire, où chaque objet est perçu séparément des autres. Plus on avance dans cet état de conscience, qui est un état de pleine lucidité, plus les limites qui séparent les objets deviennent floues et, au plus haut niveau, la séparation cesse — tout se fond en un seul être qu'on ne peut pas nommer. La totalité de cet être est appelé le Rien parce qu'il n'a pas de nom, mais on peut dire qu'il est, effectivement, Tout.

Quand, après cette expérience, la conscience revient à son niveau ordinaire, celui où l'être se manifeste sous l'espèce d'objets ou de créatures perceptibles séparément, elle peut continuer de voir dans ces objets une manifestation de l'être total, elle s'approche de ce qu'on appelle, dans l'Ecole Kegon, le «Lever de la vraie nature».

C'est dans ce sens que je vais lorsque, dans le cadre de mes psychothérapies, je suspends ma volonté d'action et ne fais plus qu'attendre les événements. J'active chez le patient la manifestation des composantes «impuissantes» et favorise ainsi un changement intérieur.

Cette attitude est diamétralement opposée aux procédés de la science et de la technique modernes. Là où, pour affiner notre conscience habituelle, elles lui enseignent à discerner le plus d'éléments possibles, le bouddhisme lui enseigne à les fondre ensemble.

Pour ceux qui sont sous la seule emprise de la pensée scientifique moderne, ces conceptions peuvent sembler obscures, voire délirantes. Elles me paraissent au contraire offrir à cette pensée un contrepois positif, qui peut se révéler utile à la progression même de la science et de la technique. ■

Principes ayurvédiques

ENTRETIEN AVEC K. M. SHYAM SUNDAR

Science de la vie et médecine traditionnelle, l'ayurveda est encore couramment pratiquée dans toute l'Inde. K. M. Shyam Sundar, chargé de recherches au Centre pour l'étude des systèmes de connaissance traditionnels indiens (CIKS), à Madras, nous en explique les grands principes.

■ **Quel est le sens du terme ayurveda?**

— C'est du sanscrit. *Ayu* signifie «vie» et *veda*, «connaître». L'ayurveda est donc la science de la vie. Elle énonce les lois et les principes qui gouvernent toute vie dans l'univers. Elle s'intéresse non seulement à l'origine, à l'évolution et au traitement des maladies, mais aussi à tout ce qui favorise ou, au contraire, entrave la vie, de même qu'aux causes du bonheur et du malheur des hommes.

■ **Quel rapport y a-t-il entre cette science et les Vedas, les anciens textes sacrés indiens?**

— C'est dans l'Atharvaveda qu'on trouve les fondements théoriques de la médecine ayurvédique et ses principes d'application pratique. L'Atharvaveda est également un traité d'anatomie, qui explique certaines maladies ainsi que les soins à apporter à différentes sortes de lésions organiques. On y trouve aussi un discours sur les épidémies et comment les maîtriser. Certains passages du Rigveda, du Yajurveda et du Sâmaveda le complètent.

■ **Quels sont les bases philosophiques de l'ayurveda?**

— Dans la pensée indienne, l'être humain est une incarnation de l'univers: on trouve en chaque individu autant de diversité que dans le monde entier. Le but ultime de l'évolution est donc une sorte d'interrelation entre le soi et l'univers. Les écoles philosophiques où s'enracine l'ayurveda considèrent que l'homme et l'univers ont une même origine et sont constitués des mêmes cinq éléments fondamentaux: terre, eau, feu, air, éther.

■ **Quels mécanismes physiologiques l'ayurveda met-il en avant?**

— Le fonctionnement du corps repose sur sept *dhathus* («soutiens»), entretenus en bon état de marche par la nourriture que l'on absorbe. Ce sont: les fluides corporels, le sang, les muscles, les graisses, les os, les nerfs et les cellules reproductrices.

MiniatuRe indienne représentant le contrôle du souffle, ou *pranayama*. Cette étape de la discipline philosophique et spirituelle du yoga consiste en la maîtrise de la respiration.



© Roland et Sabrina Michard/Rajho, Paris



Page de gauche, le réseau de centres, ou *cakras*, du « corps subtil », ou être intérieur, de la tradition indienne. Œuvre indienne du 18^e siècle.

A droite, application d'huiles chaudes et médicamenteuses sur la tête d'un patient. Ce traitement de médecine ayurvédique est pratiqué à l'Institut Arya Vaidya Shala, dans l'Etat indien de Kerala.

© Ram Panigrahi, New Delhi, Inde



■ Comment s'inscrit la notion d'équilibre dans la pensée ayurvédique?

— C'est une notion fondamentale. Le traitement préventif et curatif de toutes les maladies sans exception passe par les trois *doshas* (*vatta*, *pitta*, *kapha*) — équivalents biologiques des cinq éléments qui constituent le corps humain. Chez l'individu en bonne santé, ils sont en équilibre parfait et régulent toutes les fonctions physiologiques. Lorsque cet équilibre est rompu, on tombe malade.

Les *doshas* sont présents dans tout le corps. Néanmoins, chez l'individu en bonne santé, on les situe respectivement dans les parties inférieure, médiane et supérieure du corps. Ils sont au corps ce que des piliers sont à une maison. C'est d'ailleurs ainsi qu'on les désigne couramment: les trois piliers (*tristhuna*). Et les trois âges de la vie (enfance, maturité, vieillesse) reposent chacun sur un *dosha*, respectivement *kapha*, *vatta* et *pitta*. Cette tripartition recoupe celle du jour, de la nuit et du temps de la digestion.

C'est une permutation et une combinaison des trois *doshas* dans les gamètes au moment de la conception qui déterminent la nature physique et mentale de l'individu. Celle-ci, qui ne changera plus par la suite, est connue en sanscrit sous le nom de *prakruthi* (forme naturelle, originelle) et exprime les cinq éléments.

■ Comment est organisée la médecine ayurvédique dans la pratique?

— Elle se répartit en huit branches distinctes,

qui s'occupent respectivement 1) des maladies somatiques dues à des troubles fonctionnels organiques ou systémiques, 2) de tout ce qui touche au cou et à la tête, 3) des troubles provoqués par un corps étranger (épine, herbe, pierre, clou, etc.) et nécessitant l'extraction de sanies ou de *doshas* viciés, 4) des empoisonnements de toute sorte, 5) des troubles mentaux et maladies infectieuses d'origine inconnue ou invisible, des sacrifices rituels pour l'exorcisme des démons, 6) des maladies infantiles ou dues à des aberrations astrologiques, des méthodes de purification du lait maternel, 7) de renforcer les propriétés des tissus organiques (facteurs de force, d'intelligence et de résistance à la maladie) de manière à retarder le processus du vieillissement et à entretenir la jeunesse du corps, 8) d'améliorer en quantité et en qualité la production de sperme et d'ovules, d'augmenter le désir sexuel, la virilité et la fertilité, de soigner la stérilité et autres pathologies génitales.

■ Comment se comparent la médecine ayurvédique et la médecine occidentale?

— La médecine moderne et la pensée occidentale soumettent le particulier au général. Pour les Occidentaux, la norme se définit par ce qui est commun au plus grand nombre. Dans la pensée ayurvédique, la normalité est singulière: chaque individu fonctionne différemment. En Orient, comprendre, c'est d'abord accepter, observer et pratiquer. En Occident, au contraire, on croit aux vertus du questionnement, de l'analyse et du raisonnement. La pensée occidentale s'appuie sur l'objectivité, la pensée orientale sur la subjectivité. ■

Médecin ayurvédique, (à gauche) prenant le pouls d'un patient.



© Roland et Sabrina Michaud/Rapho, Paris



© Jane Schreibman, New York

Le tombeau des saints

PAR JANE SCHREIBMAN

En Inde, le pèlerinage sur la tombe de certains morts a le pouvoir de soulager les vivants.

En haut, pesée rituelle d'une petite fille qui a guéri d'une maladie au cours d'un pèlerinage sur le tombeau d'un saint. L'équivalent de son poids en sucre sera offert au prêtre.

Les sépultures de saints sont depuis des siècles des lieux de pèlerinage très populaires en Inde. Ces personnages, au nombre desquels on compte quelques femmes, sont censés avoir reçu de Dieu, à leur mort, un pouvoir bénéfique appelé *baraka*, émanant d'outre-tombe et dont ils peuvent faire bénéficier les vivants.

Diverses pratiques rituelles, par lesquelles les croyants tirent une force spirituelle renouvelée de leur communion avec le saint, se sont instaurées autour des tombeaux. Certaines se retrouvent d'un bout à l'autre du subcontinent; d'autres restent très localisées. L'une des plus courantes consiste à s'enchaîner à la clôture qui entoure la tombe ou à une partie saillante de celle-ci.

Le pèlerin peut rester enchaîné ainsi plusieurs heures, voire plusieurs jours avant de sentir le pouvoir du saint agir. Après quoi, il continue de porter ses chaînes enroulées autour des bras, insigne de l'honneur qui lui a été fait. Il n'est pas rare non plus de voir les pèlerins tourner en rond autour des mausolées jusqu'à ce qu'ils tombent d'épuisement ou de vertige, mais pour se relever et reprendre leur marche circulaire dès que les forces leurs reviennent.

Des prêtres au statut héréditaire — souvent des descendants du saint ou de la sainte — guident les pèlerins dans ces rituels, qui sont également des invocations à l'esprit du défunt. Lorsqu'une femme stérile donne naissance à un enfant, ou qu'un enfant malade guérit, on l'amène au prêtre, qui le pèse pour recevoir par

la suite au nom du saint une offrande correspondant au poids de l'enfant en sucre brut.

Quand la tombe se trouve près d'un plan d'eau, artificiel ou naturel, celui-ci est automatiquement investi de vertus curatives, et les femmes s'y baignent tout habillées. Si le pèlerin se croit possédé par un esprit, cause de son malheur ou de son infortune, il aura alors recours à un rituel de fumigation pour le faire fuir et brûlera à cet effet de l'encens près de la tombe du saint.

Tout est permis autour des sanctuaires — sauf le vandalisme. Il est même bien vu de perdre la retenue coutumière et de se laisser aller à danser, chanter et crier à l'envi. Ces lieux de pèlerinage sont généreusement décorés et abritent souvent plusieurs sanctuaires et cénotaphes dédiés à d'autres personnages de moindre envergure.

Se rendre sur une de ces tombes, c'est échapper pour un temps aux contraintes de la vie quotidienne et à la rigidité du cloisonnement social. Dans les sanctuaires les plus populaires, de petites pièces aménagées autour d'une cour accueillent, l'espace d'une nuit ou de quelques jours, des familles entières.

Ces lieux de pèlerinage appartiennent à la tradition séculière du pays. Riches et pauvres, lettrés et illettrés, musulmans, hindous, chrétiens ou jaïns, les pèlerins viennent y chercher la guérison ou la force d'affronter les soucis de la vie quotidienne: peine d'amour, dette d'argent, désespoir. Ceux dont les souhaits sont exaucés, reconnaissants, y retournent toute leur vie... en pèlerinage. ■



© Jane Schrebbman, New York

Lors d'un pèlerinage, une mère donne un bain rituel à sa fille.



Cette jeune femme attache des cordelettes à vœux à la paroi ajourée du tombeau d'un saint.

© Jane Schrebbman, New York

Chez les Halpulaaren, deux traditions thérapeutiques, différentes et complémentaires, cohabitent depuis des siècles.



© Françoise Perri/Cosmos, Paris

Sénégal: le miroir cosmologique

PAR EMMANUELLE KADYA TALL

Parler de médecine traditionnelle en Afrique, c'est souligner d'abord les bienfaits d'un système qui ne cherche pas seulement à soigner, mais aussi à donner un sens au malheur et à la maladie.

La prise en charge thérapeutique du patient ne se limite pas à l'administration de remèdes biochimiques ou végétaux; son accompagnement psychologique et social est tout aussi essentiel à sa guérison. Les médecines traditionnelles africaines, qui s'attachent à contex-

tualiser l'événement de la maladie, à intégrer le trouble individuel dans un registre de désordre plus vaste et à en décrypter le sens, le savent depuis longtemps.

Dans une vision persécutive du mal propre aux sociétés africaines, les tradipraticiens posent le malade en victime d'une agression extérieure, humaine et/ou surnaturelle. C'est donc moins la particularité d'un symptôme que sa récurrence et son association à d'autres symptômes qui déterminent le choix thérapeutique.

Page de gauche, baobab sacré à M'Bour (Sénégal). Selon la tradition, en faire sept fois le tour en priant contribue à la guérison.

Lorsque les symptômes perdurent, la quête thérapeutique se diversifie et plusieurs systèmes médicaux sont mis à contribution: un traitement biochimique pour soulager les douleurs du corps et un traitement traditionnel pour apaiser les mauvais esprits.

Ces deux systèmes agissent plus en complément l'un de l'autre qu'en concurrence. Si la biomédecine s'attache au corps du patient, oubliant que ce corps est un être social, le tradipraticien, attentif à cet aspect des choses, interprète le corps malade à l'aide d'une grille symbolique partagée par l'ensemble de la communauté. Les pratiques thérapeutiques traditionnelles, si empiriques soient-elles, reposent ainsi sur des représentations (cosmologie, etc.) propres à la société.

La médecine traditionnelle des Haalpulaaren

Au Nord-Sénégal, les connaissances médicales pratiques et théoriques des Haalpulaaren relèvent de plusieurs traditions. En contact avec l'Islam depuis le 11^e siècle, les Haalpulaaren sont des agriculteurs organisés en groupes statutaires lignagers, autrefois recoupés par des spécialisations socioprofessionnelles (marabouts, chasseurs-guerriers, pêcheurs, artisans, esclaves). Chaque groupe détient un savoir propre: connaissances écologiques et de la pharmacopée pour les chasseurs-guerriers, les pêcheurs et les pasteurs; connaissances islamiques pour les héritiers de la classe des *toorobe* («mendiants de Dieu»).

Chez les artisans, les savoirs thérapeutiques sont extrêmement spécialisés: le forgeron, par sa maîtrise du fer et du feu, soigne les brûlures et incise les abcès; le tisserand noue des fils pour prévenir les maux de tête et les maux de dents; le cordonnier confectionne de petits sacs pour contenir les écritures prescrites par le marabout. Si chaque individu acquiert un savoir thérapeutique minimal au cours de son apprentissage, certains se distinguent par une prédisposition naturelle plus marquée, et un seul thérapeute est reconnu par génération et par lignage. Celui-ci, ayant acquis son savoir au sein de son groupe statutaire, voit son activité circonscrite à son univers domestique et villageois. Il arrive cependant que sa réputation s'étende à toute une région.

Ces formes de thérapie ne reposent pas sur une procédure divinatoire de recherche de la cause du mal, mais sur une vision empirique de la maladie, et la cure ne s'attache qu'à la disparition de ses symptômes et des douleurs physiques.

Parole orale, parole écrite

Il existe une autre tradition, savante et secrète, celle des marabouts et des chasseurs de sorciers (ou contre-sorciers). Les marabouts n'interprètent jamais une maladie en termes de sorcellerie, car les sorciers appartiennent à un univers préislamique réfuté par la foi; ils privilégient le recours à l'écriture, instrument du Coran. Les contre-sorciers, qui appartiennent à un univers païen plus souple, combattent surtout les sorciers et restent attachés à la



Un infirmier (à gauche) interroge un guérisseur de Kédougou (Sénégal) sur les plantes qu'il utilise.

© François Perrin/Cosmos, Paris

- ▶ parole orale, instrument de la logique traditionnelle préislamique. Pôles opposés, le marabout et le contre-sorcier n'ont pas les mêmes références cosmologiques, mais leur rivalité n'exclut pas leur collaboration.

Les uns comme les autres s'interrogent en premier chef sur les raisons du mal de leurs patients. Leurs compétences thérapeutiques reposent sur la maîtrise d'un modèle explicatif causal, qui met en œuvre l'ensemble des pratiques et des représentations du système étiologique haalpulaar.

Les causes du mal

Outre la volonté de Dieu, il existe trois grandes causes possibles aux différentes maladies et infortunes: l'action des sorciers-anthropophages, celle des génies-diables, et le maraboutage.

Le sorcier-anthropophage est une personne humaine qui laisse sur place son enveloppe corporelle pour aller chasser, à l'aide de son principe vital, celui de ses proies. Il appartient au monde préislamique des «buveurs de sang», qui constituent une communauté parallèle calquée sur la société humaine. Ils se réunissent la nuit et organisent des banquets où chacun doit, à tour de rôle, apporter sa part de chair humaine. Le sorcier attaque sa victime en prenant place dans sa région épigastrique. Les symptômes d'une attaque en sorcellerie sont difficiles à décrypter dans la mesure où le système médical haalpulaar repose moins sur une classification nosologique (analyse des symptômes) que sur un système étiologique (étude des causes). Néanmoins certains signes tel un évanouissement sans raison apparente, suivi d'un délire, ou encore les cauchemars chez les jeunes enfants, le crachat de sang, les yeux injectés de sang, les saignements de nez, sont immédiatement interprétés en termes de sorcellerie.

Les génies-diables sont des créatures appartenant à la culture islamique. D'allure monstrueuse, ils hantent certains lieux à certaines heures de la journée où le monde sauvage reprend ses droits sur le monde domestiqué. Celui qui transgresse la loi sociale en se promenant en pleine brousse, à midi ou à minuit, ou qui traverse la place désertée du village s'expose à de mauvaises rencontres. La seule vue de ces génies provoque chez la victime des états pathologiques allant de simples désordres mentaux à une paralysie partielle ou totale des membres. Leur souffle vigoureux pénètre le corps de la victime et y laisse des stigmates (enflure, paralysie, imbécillité), signes incontestables de leur attaque.

Magie interpersonnelle par excellence, le «maraboutage» passe par la manipulation d'objets spécifiques. C'est une activité humaine banale qu'on retrouve dans d'autres sociétés sous les appellations de magie noire et d'envoû-



tement. Aucun signe nosologique ne permet de le diagnostiquer. Toutefois, une succession de malheurs, d'accidents mineurs sont attribués *a priori* à cette forme d'agression. Le maraboutage a pour cible la personnalité sociale de l'individu et l'idiotie en est le résultat extrême. Utilisé à des fins positives, le maraboutage permet d'augmenter le potentiel social d'un individu. C'est alors une technique fort appréciée de tous et certains prêtres de l'islam en sont de grands spécialistes.

Division du corps et sièges des maux

Les Haalpulaaren perçoivent l'organisation interne du corps selon trois axes: symétrique, avec, d'une part, le côté gauche et, de l'autre, le côté droit; transversale, le membre inférieur droit étant associé au membre supérieur gauche et vice versa; verticale, du haut vers le bas.

Le premier découpage représente l'opposition entre le masculin (droit) et le féminin (gauche). Le deuxième renvoie à la distorsion



© François Perry/Cosmos Paris

Guérisseur officiel dans la rue à Dakar (Sénégal).

créée par le souffle des génies-diables. Le troisième correspond à la diffusion des maux, ceux-ci se propageant toujours du bas vers le haut. Ainsi, dans l'étiologie halpulaar, les maux de tête sont souvent l'expression d'un mal qui se trouve plus bas. Les techniques thérapeutiques visent par conséquent à faire descendre la maladie vers les membres inférieurs d'où elle sortira plus facilement.

Les pratiques thérapeutiques

Celles-ci comportent des techniques gestuelles, des préparations de plantes, des écritures et des incantations, souvent utilisées de manière complémentaire.

Frictions, attouchements, cautérisations, incisions cutanées, nœuds de fils de coton, sont autant de gestes qui, accompagnés d'incantations et d'écritures, visent trois objectifs: calmer la douleur, extraire le mal, protéger le malade.

Les plantes médicinales sont utilisées pour purifier ou pour guérir. Les bains et les inhalations de décoction de feuilles et de racines,

ainsi que les fumigations par la tête et par le siège, purifient. Les ingestions de poudres et de potions sont curatives.

Les formules jaculatoires (*cefi*) et les écritures (*binndi*) appartiennent respectivement à la tradition préislamique et islamique. Les premières ont pour instrument la parole orale, qui relie directement les humains au règne végétal et animal. Chaque groupe statutaire a ses propres *cefi* qui lui permettent de travailler en accord avec l'environnement naturel. Avec la parole écrite, la communication est indirecte: le marabout écrit sur une planchette des versets coraniques, des chiffres issus de la décomposition de certains versets, ou des prières adressées à Dieu. Il lave ensuite la planchette avec un coton imbibé d'eau, lequel est remis au patient, qui le conservera dans une bouteille d'eau avec laquelle il se lavera ou dans laquelle il boira.

Le tradipraticien opère ainsi sur deux plans: symptomatologique et étiologique. Sur le premier, il combat les signes visibles du mal; sur le second, il s'attaque à la racine du mal. ■



Photos © Eric Lesdema, Londres

GRAND PRIX
ERIC LESDEMA



JURY:

Tahar Ben Jelloun, président,
écrivain

Laurent Abadjian,
responsable photos à *Libération*
Manoucher Deghati,
correspondant de guerre, AFP

Colin Jacobson,
iconographe et chargé de recherches,
University of Wales Cardiff

Marloes Krijnen,
directrice générale, World Press Photo
Foundation

Simon Njami,
rédacteur en chef de la *Revue Noire*

Adel Rifaat,
directeur du *Courrier de l'Unesco*

Mark Sealy,
directeur de *Autograph, the Association of
Black Photographers*

Keiichi Tahara,
photographe plasticien

Consultante: Mikaela Zyss





Photos © Eric Lesdema - Londres

Prix spécial du jury:
JORDIS ANTONIA SCHLÖSSER



Photos © Jordis Antonia Schlosser, Berlin





Zimbabwe: rencontre avec un guérisseur traditionnel

PAR KRISTOPHER WALMSLEY



Gordon Dhliwayo, un *n'anga*, ou guérisseur traditionnel, sur un marché de la périphérie de Harare, capitale du Zimbabwe.

© Kristopher Walmsley, Arctia, Suède

Au Zimbabwe, le guérisseur traditionnel est une figure centrale, qui aide à résoudre les problèmes médicaux, sociaux, spirituels et culturels.

Dans son officine du *musika* de Mbare, un marché de la périphérie de Harare, la capitale du Zimbabwe, Gordon Dhliwayo disparaît presque entièrement derrière un amoncellement de racines noueuses, de poudres mordorées, de pelages d'animaux protégés, de cornes, d'os et de coquillages divers.

Dhliwayo est un *n'anga* — un guérisseur traditionnel. Pour aller le consulter, il faut franchir des rangées d'étals chargés de tomates et de choux, contourner des montagnes de fruits et traverser une forêt d'ustensiles de cuisine en bois — pour la plupart sculptés à la main — et de paniers tressés aux magnifiques motifs entremêlés.

Rien dans leur apparence ne distingue les douze guérisseurs du marché de Mbare des autres marchands. Dhliwayo porte une combinaison défraîchie de mécanicien de voiture et, n'étant que la carapace de tortue et le crin de cheval qu'il tient à la main, il ne semble pas être le détenteur des puissants pouvoirs qu'il a reçus des esprits ancestraux.

S'il y a un secret que sa grand-mère ne lui a pas légué, c'est bien celui de mettre du beurre sur une brûlure, car au Zimbabwe, tout *n'anga* qui se respecte sait que le seul remède en l'occurrence

est un œuf d'autruche écrasé. Et quand bébé a mal à la tête, un peu de poudre de coquillage frottée dans une légère incision au cuir chevelu vaut largement une dose d'aspirine tamponnée pour nourrissons. Les adultes, eux, feront bien de fumer quelques brins de *mufandichimuka* et de faire venir le *n'anga* le lendemain matin.

Au Zimbabwe, le scepticisme hérité de l'époque coloniale a eu pour conséquence ultime le vote d'une loi anti-sorcellerie interdisant toute pratique de médecine traditionnelle. Aujourd'hui, comme leurs quelque 25 000 confrères dans tout le pays, les guérisseurs du *musika* de Mbare sont agréés par l'Association nationale zimbabwéenne des guérisseurs traditionnels (ZINATHA), fondée en 1980 peu avant l'indépendance du pays.

Au cœur de la société

Depuis, cette association conseille le gouvernement dans sa politique en matière de médecine traditionnelle. Elle collabore étroitement avec l'université du Zimbabwe à un programme de recherche sur les plantes utilisées par ses membres. Selon Mutandi Sibanda, porte-parole du ZINATHA, près de 96% de la population du pays consultent les *n'angas*, y compris les étrangers et les médecins occidentaux exerçant localement.

Ce qui a sans doute le plus dérouté les colons occidentaux, au départ, c'est que les remèdes du *n'anga* agissent dans bien d'autres domaines que la seule santé. Si vos ennuis ne sont pas d'ordre psycho-physiologique, mais juridico-légal, par exemple, le *n'anga* a aussi ce qu'il vous faut. Certains *n'angas* ont d'ailleurs eu à rendre des comptes en justice pour faute professionnelle. Mais depuis la légalisation du statut d'herboriste grâce au ZINATHA, les cas de ce genre et les accusations de charlatanisme ont considérablement diminué. Le dialogue entre guérisseur traditionnel et médecin moderne a depuis contribué à l'instauration d'une atmosphère de compréhension et de respect mutuel hors des tribunaux. La formation donnée aux *n'angas* pour intégrer à leur pratique quotidienne des activités d'information, de prévention et d'accompagnement concernant le sida est particulièrement significative à cet égard.

«Tant que nous vivrons, déclare Sibanda, nous aurons besoin des *n'angas* pour nous aider à résoudre nos problèmes médicaux, sociaux, spirituels et culturels.»



© Pierre Roche/Rapho Paris

Soigner le corps tout entier

PAR TING HOR

Pour le médecin chinois, la maladie résulte d'un déséquilibre des relations entre les organes. Son traitement ne sera pas local, mais global.

Opération chirurgicale sous anesthésie locale faite par acupuncture dans un hôpital chinois.

Portant blouse blanche et cravate, les médecins des hôpitaux chinois modernes ressemblent beaucoup à leurs confrères occidentaux. Mais la comparaison s'arrête là. Dès le début de la consultation, le médecin chinois vous prend le pouls d'une manière toute particulière, avec trois doigts. Il vous examine longuement la langue. Son diagnostic est élaboré dans un langage imagé: «Le vent et le froid ont agressé le poumon», par exemple. Les médicaments sont, en principe, des plantes, mais on utilise aussi des animaux et des minéraux. Le but de la préparation pharmaceutique sera, pour respecter le diagnostic donné à l'instant en exemple, de «chasser le vent, disperser le froid et... d'ajouter la terre afin que l'or s'engendre». Dans d'autres cas, le médecin pres-

crira une séance d'acupuncture, de brûlures d'armoise, ou de massage chinois afin de «déboucher les méridiens». Et il existe encore d'autres thérapies: ventouses, emplâtres, fils sous la peau...

L'esprit d'équilibre

Aussi vieille que la civilisation chinoise, la médecine chinoise n'a reçu une forme doctrinale qu'au 3^e siècle av. J.-C. Ses fondements théoriques n'ont pas changé depuis. Ils sont fondés sur la pensée taoïste, dont les notions principales sont: le *yin* et le *yang*, les cinq mouvements, et le *qi*. Selon les taoïstes, ces termes recouvrent des phénomènes naturels. Ainsi le jour représente le *yang* et la nuit le ▶



Ci-dessus, consultation d'un médecin de campagne dans le Sichuan (Chine).

yin. Ils s'enracinent l'un dans l'autre et se transforment l'un en l'autre pour former une journée complète. Tout l'univers fonctionne sur le même principe. Quand *yin* et *yang* sont en harmonie, nous allons bien, dans le cas contraire, nous sommes malades. Et quand ils se séparent... c'est la mort.

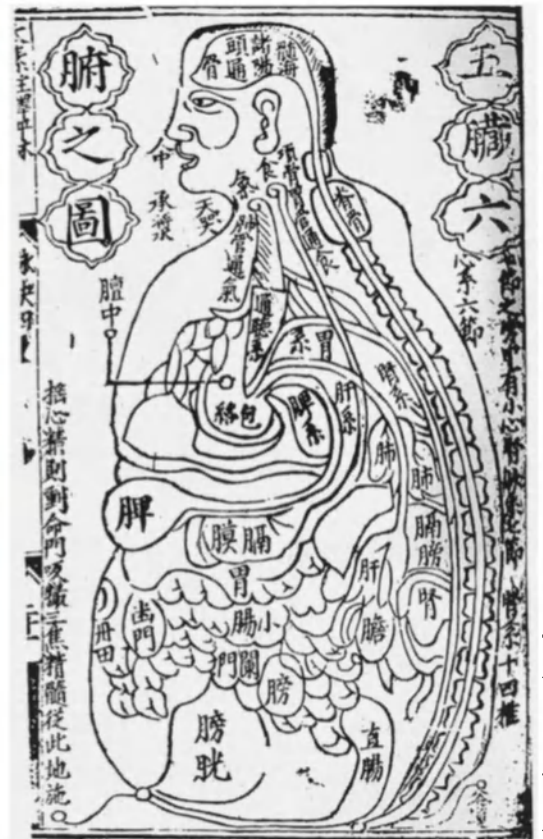
Le but de la médecine chinoise consiste à rééquilibrer, à harmoniser le *yin* et le *yang* en combinant entre eux les «cinq mouvements» — représentés par les cinq éléments matériels les plus courants dans la nature: le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau. Les taoïstes ont étudié les relations entre ces cinq éléments et élaboré, à partir de là, un système de références permettant de comprendre le monde, incluant tous les aspects de la vie.

Les voies du corps

En conformité avec ce système, les médecins, quant à eux, ont divisé le corps en cinq groupes de fonctions, chacun représenté par un «organe». Sur le plan physiologique, chaque fonction sert de base à une autre fonction tout en étant contrôlée par une troisième. Par exemple, le «poumon» est supporté par la «rate» et contrôlé par le «foie». La maladie résulte d'une perturbation de cette relation. Si la rate ne supporte pas suffisamment le poumon, celui-ci tombera malade. En traitant le poumon malade, il faudra donc aussi stimuler la rate afin qu'elle puisse mieux soutenir le poumon. Cela aura pour effet d'augmenter l'efficacité du traitement. Voilà pourquoi, dans l'exemple cité plus haut, le médecin a décidé «d'ajouter la terre (rate) pour engendrer l'or (poumon)».

Mais comment fait-on pour «ajouter la terre»? Par le *qi*. Le *qi* est une des notions les plus métaphysiques du taoïsme. Dans la langue chinoise courante, il désigne l'air, mais les taoïstes

A droite, le souffle, ou *qi*, l'une des notions de base de la médecine chinoise, renseigne le médecin, par l'intermédiaire du pouls, sur l'état de chacun des organes. Estampe chinoise du 17^e siècle.



utilisent pour expliquer une certaine tendance naturelle ou sociale. Et pour les médecins chinois, c'est, en gros, la fonction. Certaines plantes, substances animales ou minérales ont la vertu de tonifier le *qi* de certains organes. C'est aussi le *qi* qui raconte au médecin, par le truchement du pouls, l'état de chacun des organes (selon que le pouls est fort, faible, filant, glissant, râpeux, etc.). L'aspect de la langue, aussi, fait parler le *qi* au médecin. Et c'est encore le *qi* qui circule dans tous les «méridiens» du corps.

Les méridiens sillonnent tout l'organisme en profondeur et le relient à la surface du corps. Il y en a 14 principaux, avec plus de 360 points d'affleurement sous-cutanés. En stimulant les méridiens — par exemple avec des aiguilles, de l'armoise allumée, ou encore par massage —, on peut manipuler le *qi* afin de rééquilibrer le *yin* et le *yang* du corps. Tout déséquilibre est dû à un «changement de climat», déterminé soit par l'une des six «causes externes» (le vent, le froid, la chaleur, l'humidité, la sécheresse et le feu), soit par l'une des sept «causes internes» (la joie, la colère, la tristesse, l'inquiétude, l'obsession, la crainte, l'épouvante). Il existe encore d'autres causes qui n'entrent dans aucune de ces deux catégories (mode de vie malsain, accident...).

Le médecin chinois ne cherche pas à établir un diagnostic pointu concernant une partie du corps. Il fait une observation globale et soigne le malade tout entier. Il ne traite pas

une affection précise (un ulcère, par exemple), mais tout le corps. La mécanique biologique mise en œuvre dans cette thérapie n'a pas été clairement établie. Certains pensent que le thérapeute sollicite chez le patient un pouvoir d'autoguérison. D'autres évoquent la mobilisation du système de défense immunologique. En tout état de cause la stratégie qui consiste à aider le « bon *qi* » à chasser le « mauvais » évite les attaques agressives contre l'organisme et minimise les effets secondaires — ce qui n'a pas peu contribué à populariser la médecine chinoise en Occident.

La médecine chinoise en question

Est-elle scientifique? On ne peut pas voir du « froid » ou du « vent » sous un microscope. Et il n'existe aucune mesure scientifique du *qi*. Aussi, bien que des chercheurs aient trouvé quelques « traces » de méridiens en laboratoire, aux yeux de la médecine occidentale, la médecine chinoise n'est pas scientifique. A l'inverse, certains médecins chinois affirment que les moyens d'investigation scientifique modernes sont encore trop limités et rudimentaires pour détecter les principes fondamentaux exploités par leur médecine. Mais le but de la médecine n'est pas celui de la science, et une thérapeutique est, avant tout, un art de guérir. Il n'est pas



Les cinq «mouvements», ou éléments matériels les plus courants dans la nature: le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau. Leur équilibre maintient le corps en bonne santé.

© Roland et Sabrina Michaud/Rapho, Paris

Modèle utilisé pour l'enseignement de l'acupuncture (Chine).



© Charles Lénaers, Paris

Le symbole du yin et du yang représenté sous forme de poissons. Cette dualité complémentaire est à la base du bon fonctionnement de l'univers et du corps humain.



© Roland et Sabrina Michaud/Rapho, Paris

nécessaire de connaître la cause pour constater l'efficacité.

Est-elle meilleure? Comme les autres systèmes médicaux, la médecine chinoise est plus efficace pour certaines affections que pour d'autres. Son approche globale est utile dans le traitement des troubles d'origine psychosomatique, des maladies chroniques ou fonctionnelles, par exemple. L'acupuncture est efficace dans le cadre de la traumatologie sportive. Mais la médecine chinoise est moins indiquée dans le domaine des urgences ou des affections aiguës. Ni magique, ni universelle, elle n'est pas une panacée.

Que penser, enfin, de la notion d'orthodoxie? L'orthodoxie apparente des médecines naturelles est une illusion dont il faut se garder. En médecine chinoise comme en d'autres domaines, il existe des modes, des courants, des tendances. La recherche de la tradition à tout prix mène à la superstition et au sectarisme. L'esprit de la sagesse antique doit certes être conservé. Mais le monde change. Pratiquée hors de Chine, la médecine chinoise rencontre des circonstances nouvelles, des objets nouveaux, une pharmacopée différente. Même en Chine, on ne soigne pas les gens du nord et ceux de sud de la même façon. La meilleure façon de saisir l'esprit le plus fin, le plus traditionnel, le plus authentique de la médecine chinoise est justement de comprendre que l'essence de cette médecine est sa faculté d'adaptation. ■

LES PLANTES MÉDICINALES EN ASIE (APINMAP)

Créé en 1987 par l'Unesco, le Réseau d'information de l'Asie et du Pacifique sur les plantes médicinales et aromatiques (APINMAP) constitue une base de données très utile dans une région où la médecine et la pharmacopée traditionnelles ont un rôle de premier plan.

Il compte aujourd'hui 14 pays membres: Australie, Chine, République de Corée, Inde, Indonésie, Malaisie, Népal, Pakistan, Papouasie-Nouvelle-Guinée, Philippines, Sri Lanka, Thaïlande, Turquie et Viet Nam. Il les aide à améliorer leurs moyens pour réunir, traiter et exploiter les recherches et les données sur les plantes médicinales et aromatiques. Sa base de données contient déjà près de 14 200 titres.

Avec le Centre international canadien de recherche sur le développement, il travaille à un cédérom qui fera mieux connaître dans le monde la médecine traditionnelle de l'Asie.

Pour plus ample information:

APINMAP Secretariat
Philippine Council for Health Research and Development
Department of Science and Technology
General Santos Avenue, Bicutan
Taguig, Metro Manila, Philippines
Téléphone: (63-2) 823 89 31 ou 823 89 24
Télécopieur: (63-2) 823 89 42 ou 823 89 37
Telex: 67608 PCHRD PN

PLEINS FEUX SUR LES MÉDECINES TRADITIONNELLES ET POPULAIRES

L'Unesco apporte son soutien à la publication d'un catalogue des médecines traditionnelles et populaires d'Asie. Il permettra à la fois de mieux connaître leurs pratiques et d'aider les spécialistes à progresser dans le domaine de la pharmacologie et de la phytothérapie. Le projet est mené en coopération par la République de Corée et le Réseau régional pour la chimie des produits naturels en Asie du Sud-Est de l'Unesco. Il est mis en œuvre par le Bureau de l'Unesco de Jakarta (Indonésie).

Le premier volume de ce catalogue a paru en 1996 (en anglais seulement) sous le titre: *International Collation of Traditional and Folk Medicine, Northeast Asia, Part I* (Somme internationale sur la médecine traditionnelle et populaire en Asie du Nord-Est). Consacré à la Corée, la Chine, le Japon et Hongkong, il identifie et étudie les principes actifs de 200 espèces de plantes médicinales. Le deuxième volume, publié en 1997, et le troisième continuent le premier et passent chacun en revue quelque 200 plantes supplémentaires. Les deux derniers volumes, prévus pour 1998 et 1999, traiteront non seulement des plantes, mais aussi des champignons, des algues ainsi que des ressources animales et minérales de la même région du monde.

Pour plus ample information

Professeur Byung Hoon Han
Natural Products Research Institute
Seoul National University
Séoul, République de Corée
Téléphone: (82)(2) 743 83 49
Télécopieur: (82)(2) 744 42 43
Mél.: natural@plaza.snu.ac.kr

International Collation of Traditional and Folk Medicine

Vol. 1 - *Northeast Asia, Part I*. Sous la direction de T. Kimura, par P.P.H. But, J.-X. Guo et C. K. Sung, World Scientific, Singapour, 1996

Vol. 2 - *Northeast Asia, Part II*, par P.P.H. But, T. Kimura, J.-X. Guo et C. K. Sung, World Scientific, Singapour, 1997

Prix spécial pour les pays en développement et certains pays d'Europe de l'Est.

Internet: <http://www.wspc.co.uk>
<http://www.singnet.com.sg/~wspclib>



Ginkgo.



Aubépine.

L'OMS ET LA MÉDECINE TRADITIONNELLE

Malgré l'accroissement du commerce international de substances utilisées en phytothérapie et pour d'autres types de médecine de rechange, le potentiel de la médecine traditionnelle est loin d'être pleinement exploité dans la plupart des systèmes de santé.

De nombreux éléments de la médecine traditionnelle sont bénéfiques, d'autres non. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) encourage et soutient les pays qui s'efforcent de trouver des remèdes et des pratiques sûrs et efficaces pour leurs services de santé, sans pour autant approuver toutes les formes de médecine traditionnelle.

Chez la plupart des habitants des pays en développement, les soins de santé primaires reposent encore principalement sur les praticiens traditionnels et les plantes médicinales locales. Au cours des dernières décennies, l'intérêt porté dans les pays industrialisés aux systèmes de médecine traditionnelle et autres n'a cessé de croître. Aux Etats-Unis, on estime qu'un tiers de la population utilise au moins une forme de traitement autre, telle que la phytothérapie, l'acupuncture, la chiropraxie et l'homéopathie. Les enquêtes effectuées dans les pays européens révèlent un intérêt similaire: 60% des Néerlandais et des Belges se sont déclarés disposés à payer un supplément d'assurance-maladie pour une autre forme de médecine et 74% des Britanniques sont favorables à ce qu'une médecine complémentaire soit offerte par le service national de santé.

Les **plantes médicinales** existent depuis de nombreux siècles, mais seul un nombre relativement faible d'espèces — environ 5 000 — ont été étudiées en vue d'une application médicale éventuelle. Des données sur la sécurité et l'efficacité des plantes n'existent que pour un nombre de plantes encore beaucoup plus réduit, leurs extraits et leurs ingrédients actifs. L'instauration et l'application de réglementation et d'un contrôle de la qualité sont devenues des questions de première importance tant dans les pays en développement que dans les pays industrialisés.

L'**acupuncture** est utilisée dans le monde entier en raison de la simplicité de son utilisation, de la quasi-absence d'effets secondaires et de son coût réduit. Elle est en honneur en Chine depuis des milliers d'années et a gagné depuis longtemps d'autres pays orientaux. En 1990, le nombre total d'acupuncteurs en Europe atteignait 88 000, dont 62 000 médecins, et celui des utilisateurs d'acupuncture 20 millions. Les enquêtes auprès des consommateurs montrent que le grand public a toujours une attitude positive à l'égard des médecines complémentaires: 90% des centres de traitement de la douleur au Royaume-Uni et 77% en Allemagne ont recours à l'acupuncture.

Il existe 19 centres collaborateurs OMS pour la médecine traditionnelle, dont huit participent à une formation et à des recherches sur l'acupuncture, tandis que les autres étudient la phytothérapie. Ces centres ont apporté une contribution majeure à la standardisation internationale des phytothérapies et de l'acupuncture ainsi qu'à l'échange d'information sur ces sujets.

En Chine où la médecine traditionnelle est largement pratiquée, chaque province est dotée d'une école et d'un institut de recherche spécialisés dans la médecine traditionnelle chinoise. En Inde, le gouvernement soutient financièrement la recherche-développement sur l'ayurvedisme et le système unani en vue de leur utilisation croissante dans les systèmes de santé. Ces systèmes sont considérés comme de précieux auxiliaires pour la prestation des soins de santé primaires. Dans les pays industrialisés, on a aussi créé des instituts et fondations de recherche sur ce sujet, comme l'*Office of Alternative Medicine* aux Etats-Unis. Un groupe mis en place par la Commission européenne étudie l'intérêt thérapeutique des médecines non classiques, leur rapport coût-avantages et leur importance socio-culturelle en vue d'applications éventuelles dans la santé publique.

Pour sa part, l'OMS soutient fermement une promotion et un développement accrus de l'usage rationnel de la médecine traditionnelle dans le monde entier.

Source: *Rapport sur la santé dans le monde*, OMS, 1997

Santé du monde, le magazine de l'OMS, a également consacré le numéro de mars-avril 1996 au thème «Culture et santé»

Pour plus ample information:

Programme de la médecine traditionnelle
Organisation mondiale de la santé (OMS)
20, avenue Appia, 1211 Genève 27, Suisse
Téléphone: (41)(22) 791 21 11. Télécopieur: (41)(22) 791 07 46
Internet: <http://www.who.ch/>



© Pierre Plioud/Jacana, Paris

Marronnier d'Inde.



© Micha Vardi/Jacana, Paris

Eucalyptus.

LES DIX MALADIES LES PLUS MEURTRIÈRES

- Cardiopathies coronariennes* 7, 2 millions de décès
 - Cancer (toutes localisations)* 6, 3 millions de décès
 - Maladies cérébrovasculaires* 4, 6 millions de décès
 - Infections aiguës des voies respiratoires inférieures 3, 9 millions de décès
 - Tuberculose 3, 0 millions de décès
 - Maladies pulmonaires chroniques obstructives* 2, 9 millions de décès
 - Diarrhée (y compris la dysenterie) 2, 5 millions de décès
 - Paludisme 2, 1 millions de décès
 - VIH/SIDA 1, 5 million de décès
 - Hépatite B 1, 2 million de décès
- * = maladies non transmissibles

Source: *Rapport sur la santé dans le monde*, OMS, 1997.

Pour plus ample information:

Thomson Prentice, Communication pour la santé et relations publiques
 Organisation mondiale de la santé (OMS)
 20, avenue Appia, 1211 Genève 27, Suisse
 Téléphone: (41) (22) 791 42 24. Télécopieur: (41) (22) 791 48 70.
 Mél.: prenticet@who.ch Internet: <http://www.who.ch/>

UNE CONFÉRENCE INTERNATIONALE

«Culture et santé», tel fut le thème choisi pour l'année 1996 dans le cadre de la Décennie mondiale du développement culturel (1988-1997). Une conférence internationale sur ce thème eut lieu en mai de cette année-là à Chiang Rai (Thaïlande).

Soulignant les dangers que présente la séparation du corps et de l'esprit sur le plan médical, elle a replacé le débat traditionnel entre médecine traditionnelle et médecine moderne dans une perspective plus large en insistant sur la nécessité de concilier les deux approches dans le traitement des maladies. Par l'exploitation et la modernisation des pratiques médicales traditionnelles; le développement endogène des soins médicaux collectifs pour parvenir à l'autosuffisance; l'usage de la phytothérapie; une meilleure connaissance des habitudes alimentaires et le mode de vie d'une culture à l'autre.

Elle a aussi mis fortement l'accent sur l'importance du facteur non physique en matière de santé et de soins. Il faut cesser, a-t-elle souligné, de séparer la santé du contexte social et culturel, qui joue sur l'état de santé comme sur la longévité un rôle plus déterminant encore que les facteurs strictement physiologiques. Ainsi l'on sait maintenant que les personnes qui vivent seules et souffrent d'un manque de contacts avec autrui vivent moins longtemps que les autres (jusqu'à dix années de moins).

En 1998 paraîtront les actes de cette rencontre ainsi qu'une brochure de synthèse destinée au grand public. L'UNESCO devrait également organiser, en collaboration avec l'Organisation mondiale de la santé (OMS), une conférence internationale sur le thème «Culture, éthique et santé».

Pour plus ample information:

Secrétariat de la Décennie mondiale du développement culturel
 Secteur de la Culture
 UNESCO, 1, rue Miollis, 75732 Paris Cedex 15, France
 Téléphone: (33) 01 45 68 43 49. Télécopieur: (33) 01 45 68 55 93.

TRENTE FAITS CONCRETS TIRÉS DU RAPPORT SUR LA SANTÉ DANS LE MONDE, OMS, 1997

Population et espérance de vie

1. A la mi-1996, le monde comptait 5, 8 milliards d'habitants, soit 80 millions de plus que douze mois auparavant; en 1990, l'augmentation était de 87 millions.
2. Entre 1980 et 1995, l'espérance de vie à la naissance s'est accrue dans le monde de 4, 6 années (4, 4 pour les hommes et 4, 9 pour les femmes).
3. Il y a aujourd'hui 380 millions de personnes âgées de plus de 65 ans. D'ici à 2020, la proportion des plus de 65 ans devrait augmenter dans le monde de 82 %.
4. Pour chaque enfant né aujourd'hui dans un pays industrialisé, il y a 10 personnes âgées de plus de 65 ans. D'ici à 2020, il y aura 15 personnes de plus de 65 ans pour un nouveau-né. Dans les pays en développement, la proportion est aujourd'hui de 2 personnes de plus de 65 ans pour un nouveau-né et elle sera d'ici à l'an 2020 de 4 pour un nouveau-né.
5. L'espérance de vie à la naissance était de 48 ans en 1955, de 59 ans en 1975 et de 65 ans en 1995.
6. En 1960, la plupart des décès survenaient parmi des gens de moins de 50 ans. Aujourd'hui, ils surviennent parmi les plus de 50 ans.
7. D'ici à 2025, plus de 60% de tous les décès surviendront parmi les plus de 65 ans et plus 40% parmi les plus de 75 ans.

Mortalité infanto-juvénile

8. Le nombre de décès d'enfants de moins de 5 ans est tombé de 19 millions en 1960 à 11 millions en 1996.
9. Environ 5 millions d'enfants nés dans des pays en développement en 1995 sont morts au cours de leur premier mois d'existence.
10. Le taux de couverture de la vaccination des enfants contre les six principales maladies de l'enfance est passé de 5% en 1974 à 80% en 1995.

Causes de décès

11. Sur l'ensemble des décès survenus en 1996, dont le nombre dépassait 52 millions, plus de 17 millions étaient dus à des maladies infectieuses ou parasitaires, plus de 15 millions à des maladies de l'appareil circulatoire, plus de 6 millions à des cancers et environ 3 millions à des maladies des voies respiratoires.
12. Sur un peu plus de 52 millions de décès enregistrés en 1996, 40 millions sont survenus dans des pays en développement, dont près de 9 millions dans les pays les moins avancés.

Maladies infectieuses

13. En 1996, la maladie infectieuse la plus meurtrière, l'infection aiguë des voies respiratoires inférieures, a fait 3, 9 millions de victimes.
14. La tuberculose a fait 3 millions de victimes en 1996.
15. Les maladies diarrhéiques ont fait 2, 5 millions de victimes en 1996.

16. Le paludisme a fait entre 1, 5 et 2, 7 millions de victimes en 1996.
 17. Environ 1, 5 million de personnes sont mortes du VIH/SIDA en 1996.
 18. A l'échelle mondiale, dans 75% à 85% des cas, l'infection à VIH chez les adultes a été transmise par des rapports sexuels non protégés (rapports hétérosexuels dans plus de 70% des cas).
 19. Le taux de prévalence des cas de lèpre signalés est tombé de 2, 3 à 1, 7 pour 10 000 habitants entre 1995 et 1996, et l'impact de la maladie a diminué de 82% dans le monde depuis 11 ans.
 20. Le Programme de lutte contre l'onchocercose, qui a vu le jour en Afrique occidentale en 1974, protège désormais environ 36 millions de personnes contre cette maladie.
 21. En Inde plus de 120 millions d'enfants de moins de cinq ans ont été vaccinés contre la poliomyélite en une seule journée en 1996.
 22. Des essais faits sur le terrain en Afrique en 1996 ont montré que des moustiquaires imprégnées d'insecticide permettaient de faire reculer la mortalité infantile par paludisme dans une proportion allant jusqu'à 35%.
- Maladies non transmissibles**
23. On estime que le tabac est chaque année à l'origine de 3 millions de décès, notamment par cancer du poumon et maladies de l'appareil circulatoire.

Cancer

24. Environ la moitié des décès par cancer survenus en 1996 — un peu plus de 6 millions — était dus à des cancers du poumon, de l'estomac, du colon-rectum, du foie et du sein.
25. Le tabagisme est à l'origine d'un décès par cancer sur sept dans le monde.

Troubles mentaux

26. On estime que 45 millions de personnes sont atteintes de schizophrénie. Il y a eu en 1996 4, 5 millions de nouveaux cas de schizophrénie et autres troubles délirants.
27. Environ 28 millions de personnes exposent leur santé à des risques importants en utilisant des substances psychoactives autres que l'alcool, le tabac ou les solvants volatils.

Médecine du travail

28. Les accidents du travail sont à l'origine de plus de 120 millions de traumatismes et d'au moins 220 000 décès chaque année.
29. Il se produit chaque année environ 160 millions de cas de maladies professionnelles, dont 30% à 40% peuvent déboucher sur une maladie chronique et 10% sur une incapacité professionnelle permanente.
30. Seuls 5% à 10% des travailleurs des pays en développement et 20% à 50% des travailleurs des pays industrialisés ont accès à de bons services de médecine du travail.



la chronique de

Federico Mayor

L'Afrique et le monde

«La paix universelle se réalisera un jour non parce que les hommes deviendront meilleurs (il n'est pas permis de l'espérer), mais parce qu'un nouvel ordre de choses, une science nouvelle, de nouvelles nécessités économiques leur imposeront l'état pacifique.» Ces paroles prophétiques sont d'Anatole France. Et voici que ce nouvel ordre de choses, cette science nouvelle, ces nouvelles nécessités économiques qu'il annonçait sont entrés dans notre présent. Si la guerre fait encore des ravages en de nombreux points de la planète, c'est que la plupart des hommes ne l'ont pas encore compris.

On aurait pu croire que la fin de la guerre froide aurait «libéré» des ressources dont auraient profité le développement et la paix. Mais ces transferts ont été faibles. On aurait pu croire que la mondialisation de la communication, qui a transformé la planète en une seule communauté — un village, dit-on — aurait élargi le sentiment d'unité et, en abolissant la distance, créé *ipso facto* une solidarité planétaire. Rien de tel.

Paradoxalement, la paix n'a jamais été aussi menacée qu'aujourd'hui. Le remodelage des intérêts géostratégiques et l'apparition de nouveaux types de risques, plus diffus, ont suscité partout l'attentisme, voire la méfiance et le repli. A mesure que l'interdépendance s'accroît et, au-delà de l'économie et de la finance, s'étend au social et à l'environnement, de nouvelles fractures apparaissent — entre les États comme au sein des communautés nationales. La misère et la marginalisation grandissent. La transformation de nos rapports avec le proche et le lointain, au lieu d'élargir nos horizons, provoque tantôt la perte de tout repère, tantôt, par réaction, des replis identitaires lourds de dangers. Ce que Bill Gates appelle ingénument le «capitalisme sans friction» risque bel et bien d'accentuer les exclusions et les inégalités.

Je ne fais pas là le procès d'une mondialisation qui, par bien des aspects, libéralise, voire libère, et tisse de nouveaux liens. La mondialisation n'est ni heureuse ni malheureuse. Sans état d'âme, elle est ce que la communauté humaine en fera: une preuve supplémentaire que la fortune sourit aux nantis, aux égoïstes et aux cyniques ou, au contraire, un signe que la justice, la dignité et la solidarité n'ont pas complètement déserté le monde. Elle peut être une grande chance ou un grand péril. Elle ressemble en cela au savoir: neutre en elle-même, elle prend son sens et sa valeur de l'utilisation qui en est faite.

Un seul monde. Et pourtant, combien de disparités, combien d'asymétries, combien de contrastes! L'écart entre les riches et les pauvres, dans ce monde «rapproché», ne cesse de s'accroître. Dans ce qu'on appelle pudiquement les «pays les moins avancés», et singulièrement en Afrique, la pauvreté s'aggrave. Leur participation aux échanges internationaux reste des plus limitées. Dans certains cas, la marginalisation économique s'accompagne d'une désintégration sociale, d'une montée de la violence et d'une multiplication des conflits armés, parfois aussi d'une dérive de l'État vers le frauduleux. D'autres pays, en revanche, ont développé des capacités politiques et économiques qui leur ouvrent de nouvelles possibilités dans leurs relations avec leurs partenaires extérieurs.

Les situations sont donc multiples et les niveaux de développement, très différents. Mais les économies des pays en développement, où vivent les trois quarts de la population mondiale, contribuent pour moins de 10% au produit mondial brut. L'Afrique — dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas dépourvue de ressources — représente moins de 3% de ce produit et participe pour moins de 2% au commerce mondial. Le contexte économique internatio-

nal demeure ainsi caractérisé par d'énormes disparités portueuses de risques et de conflits. Ces disparités semblent encore plus s'accroître à l'intérieur des nations, contribuant à accroître les risques d'explosion sociale et menaçant la stabilité d'un grand nombre de pays africains.

L'Afrique: continent oublié de la mondialisation?

L'étude des évolutions récentes et l'extrapolation des tendances, dans plusieurs domaines, n'incitent pas à l'optimisme. Du point de vue de l'équilibre entre population et ressources, la situation de l'Afrique tropicale est catastrophique pour le proche avenir, car l'accroissement démographique va y rester rapide pendant plusieurs décennies alors qu'une grande partie des sols latéritiques y est irrémédiablement dégradée, ce qui exclut toute augmentation de la production agricole.

En ce qui concerne la paix civile, on sait — malgré d'éclatants contre-exemples comme l'Afrique du Sud — ce qu'il en est de l'Algérie, de la région des Grands lacs et d'autres régions où les conflits larvés ou de basse intensité sont légion. Ce qu'on appelle parfois les «nouveaux dominos africains» échappe largement à la prévision, la logique des conflits en Afrique étant particulièrement difficile à saisir de l'extérieur.

Quant à la démocratie, le tableau se révèle mitigé. Certes, les réformes démocratiques en cours laissent penser que ce processus est irréversible. Depuis 1990, plus de vingt pays africains ont tenu des élections libres; c'est un énorme progrès par rapport aux premières décennies qui ont suivi les indépendances. Mais la «démocratisation africaine» n'est pas uniforme et les résultats sont contrastés. De plus, la démocratie est une culture et, de ce fait, ne s'improvise pas ni ne se rode en quelques années. Dans une région comme l'Afrique, la disparition des systèmes sociaux traditionnels et l'affaiblissement du pouvoir religieux peuvent, quelles que

soient les bonnes intentions, laisser le champ libre aux aspects les plus négatifs du tribalisme et de la dictature.

La crise que connaît l'Afrique est aussi, pour une part non négligeable, institutionnelle. La stabilisation macro-économique, si nécessaire soit-elle, sera toujours insuffisante si elle ne s'accompagne pas d'un renforcement des structures de l'Etat africain. Comment faire émerger un Etat efficace et volontaire, jouant un rôle central dans les réformes nécessaires, afin que le développement économique puisse être assuré en harmonie avec la société et la culture du pays? Souvent, d'ailleurs, avec les sociétés et

les cultures — tant le morcellement culturel est fréquent en Afrique du fait du découpage colonial des territoires aujourd'hui devenus Etats.

Comment aider à renforcer l'Etat de droit pour assurer les conditions du développement, d'une réduction des inégalités et d'un recul de la pauvreté? En donnant plus d'ampleur au volet institutionnel de la coopération et en renforçant la relation politique entre les pays riches et l'Afrique. La faillite des politiques d'aménage-

ment structurel aura au moins confirmé une chose: que, loin des solutions générales qui seraient des recettes ou des panacées, il convient de connaître, d'analyser et de comprendre les trajectoires individuelles particulières des pays d'Afrique. Même si l'on peut mettre en évidence des traits communs à certains pays appartenant à telle ou telle aire culturelle du continent, chacun a, peut-être plus encore qu'en Europe, son histoire, ses traditions, ses mythes, ses démons, ses atouts, bref, ses spécificités.

Si l'on ne prend pas en compte ces spécificités, si la logique marchande continue de prévaloir seule, si la libéralisation ne s'accompagne d'aucune préoccupation sociale, comment l'Afrique trouvera-t-elle les ressources, et mobilisera-t-elle les énergies, qui doivent lui permettre de s'intégrer harmonieusement et dignement à l'échange mondial?

(A suivre) ■

Les progrès de la
«démocratisation africaine»
ne sont pas uniformes et les
résultats sont contrastés.

Les réserves de biosphère du Sénégal

PAR FRANCE BEQUETTE

La piste rose serpente sur des kilomètres, entre deux murs de hautes herbes dorées coupés de clairières nettoyées par le feu. Un calao s'envole. Une famille de phacochères passe sans se presser. Nous sommes dans l'immense parc national du Niokolo-Koba, créé en 1926 au Sénégal, l'un des tout premiers d'Afrique. Un parc de 913 000 hectares, entièrement classé en zone centrale, et régi par le programme d'aménagement des bassins-versants du Haut Niger et de la Haute Gambie. Que le Niokolo-Koba ait été classé réserve de la biosphère et site naturel du patrimoine mondial de l'UNESCO en 1981 montre toute l'importance de ce territoire, riche d'une faune exceptionnelle, qui reçoit 3 000 visiteurs par an et va bientôt former, avec le parc limitrophe du Badiar (Guinée), une grande réserve transnationale de biosphère.

LA MARE DE SIMENTI

À Simenti, au centre du parc, où l'on trouve un hôtel et un camp de gardes-faune, une terrasse domine le cours de la Gambie. Large, opaque, elle coule imperceptiblement entre des massifs de bambous ligotés aux arbres géants par un fouillis de lianes fleuries. Une troupe de singes verts s'y ébat.

Plus loin, sur une langue de sable, un aigle pêcheur et un troupeau de guibs (*tragelaphus*) — antilopes au pelage fauve taché ou rayé de blanc.

La mare de Simenti — une cuvette naturelle d'eaux stagnantes née d'un repli de la berge du Gambie — est alimentée en saison sèche par pompage des eaux du fleuve. C'est là que viennent s'abreuver un grand nombre d'animaux. C'est aussi là que subsistent les derniers herbages durant la saison sèche. Depuis le mirador, on y observe toutes sortes d'antilopes (élands de Derby, hippotragues, cobes de Buffon, cobes Defassa), de phacochères, et d'oiseaux aquatiques. L'ennemi commun, ici, c'est le *Mimosa pigra*, dont les buissons épineux envahissent lentement mais sûrement l'étendue d'herbe, vitale pour les animaux. Le parc abrite aussi quelques éléphants, des lions et des panthères. Malheureusement, le braconnage fait rage. Peu avant mon arrivée, les gardes ont encore recueilli deux bébés panthères dont la mère avait été abattue. Ils vivent maintenant en captivité au camp, mais les restrictions budgétaires obligent à les mettre au régime: une chèvre seulement tous les trois jours!

GUERRE OUVERTE, GUERRE LARVÉE

Les braconniers tiennent les 150 gardes de la réserve sur le pied de guerre. Huit d'entre eux, déjà, ont été tués par balle, et cinq blessés. Trois militaires du contingent y ont également laissé leur vie. Le jour où nous partons, des braconniers sont signalés. Comment les gardes ont-ils bien pu les repérer dans une nature aussi foisonnante? Ils ont tout simplement relevé des traces de pneus de bicyclette dans la cendre d'une clairière dégagée précocement par le



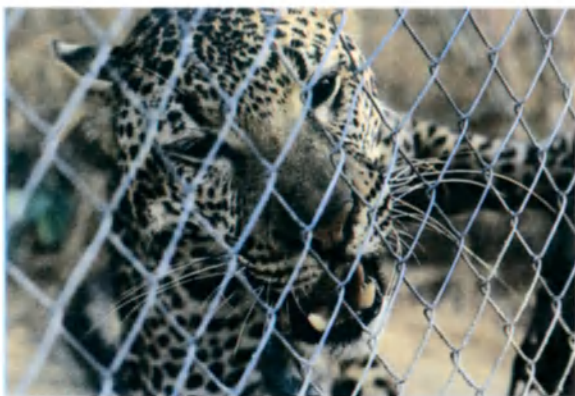
© France Bequette Paris

feu pour favoriser la repousse des herbages. Encore faut-il savoir que les chasseurs, qui passent des mois dans des zones pratiquement inaccessibles, se font ravitailler en eau et en vivres par des villageois circulant à bicyclette, lesquels rapportent en retour le gibier tué au village.

Gardes et braconniers ne luttent pas à armes égales. Les seconds sont mieux armés que les premiers. Sans compter que plus de 93% de ceux-ci prendront leur retraite en 2002. De quoi justifier l'inquiétude du lieutenant Boucar Ndiaye: si aucun recrutement n'intervient, il ne restera alors que dix gardes pour près d'un million d'hectares! Et l'argent fait cruellement défaut: les gardes ne disposent que de trois véhicules aux pneus lisses, sans radio, et n'ont même pas de tronçonneuse.

Le problème est le même du côté guinéen. Les cinquante gardes-faune guinéens frais émoulus d'un centre de formation récemment créé à Dalaba n'ont pas été recrutés faute

Les panthères du Niokolo sont victimes d'un braconnage intensif.



© France Bequette Paris



Le débroussaillage de clairières par le feu, qui favorise la repousse des herbages pour les animaux, est néfaste pour l'équilibre et la richesse de l'écosystème.

de budget. Le parc de Badiar, nouveau lui aussi, est peu à peu vidé de sa faune par les habitants des villages environnants — nombreux à avoir conservé les armes fournies aux milices populaires par l'ancien dictateur Sékou Touré.

AMERTUME ET PAUVRETÉ

Avant tout, il faut bien comprendre qu'au Sénégal comme en Guinée, le pire ennemi de la conservation de la nature, c'est la pauvreté. Comment dire à un père de famille dont les enfants ont faim qu'il ne doit pas tuer l'antilope ou la pintade qui passent à sa portée?

Lors de la création du parc du Niokolo, cinq villages situés à l'intérieur de son périmètre ont été déplacés d'autorité et replantés à 50 kilomètres de là. L'amertume des habitants ne s'est pas estompée avec le temps: les terres étaient meilleures, les vergers en plein rendement, la chasse florissante. Ils ont dû aban-

donner leurs cimetières, et le mausolée du marabout du village de Badi, aujourd'hui en ruine, s'enfoncé inexorablement dans les replis d'un immense fromager.

Abdourahmane Samoura, directeur du projet «Gestion des ressources naturelles» financé par les Etats-Unis, a conscience de ce problème: «Il nous faut corriger aujourd'hui les aberrations du passé.» Mais comment? Car il n'est «pas question de faire revenir les habitants, affirme le lieutenant Ndiaye, sinon, dans moins de deux ans, il n'y aura plus une bête dans la réserve!»

MICRO-PROJETS ET DÉVELOPPEMENT

Un gros effort est fait, tant au Sénégal qu'en Guinée, pour développer des micro-projets dans les villages autour des parcs, afin d'atténuer la frustration de leurs habitants: élevage

de pintades, ruches, pisciculture, maraîchage, production de semences, pépinières, etc. Ousmane et Mariam sont deux jeunes agronomes chargées de sensibiliser les villageois, dont elles parlent la langue, à cette nécessité. Loin d'imposer des solutions, elles sont à l'écoute de leurs désirs et s'évertuent à trouver les moyens de les concrétiser.

Les ruches sont créatrices d'emplois: il faut des menuisiers pour les cadres, des forgerons pour les enfumoirs, des couturières pour les tenues. De plus, le miel pourrait bien sauver les rôniers (*Borassus flabellifer*), à condition que l'hydromiel — une boisson faite d'eau et de miel — supplante le «vin» que l'on tire de la sève de ces grands palmiers de 20 mètres. La sève est captée au niveau des feuilles; saigné à blanc, l'arbre ne tarde pas à mourir. Or il met 20 ans à atteindre sa taille ▶



Un bac sur la Gambie, dans le parc national du Niokolo-Koba.

© France Bequette, Paris

► adulte et vit jusqu'à 70 ans. De plus, tout est bon dans le rônier: son bois sert pour les charpentes, ses feuilles pour les toitures, ses pétioles pour les clôtures et les meubles, et ses fruits se consomment frais ou grillés. Autant de menaces pour sa survie. Bien que son abattage soit sanctionné par de fortes amendes, voire des peines d'emprisonnement, les prélèvements continuent.

La zone centrale de la réserve de biosphère de Samba Dia est précisément une forêt de rôniers, classée, et fort heureusement épargnée par les déboiseurs de tous poils. On n'y rencontre pas non plus de braconniers — «faute de gibier», explique Abdul Diallo, chargé de sa protection, qui ne dispose, pour exercer sa fonction, ni d'un véhicule, ni même d'un téléphone. Il peut toutefois compter sur l'aide des comités de vigilance intervillageois qui lui signalent tout abattage illégal.

La zone tampon de la réserve, par contre, fait l'objet d'une exploitation agricole anarchique. Quant à la zone périphérique, elle est fortement dégradée. Malgré l'interdiction, les villageois y laissent divaguer leurs troupeaux, compromettant la



© France Bequette, Paris

Ousmane (à gauche) et Mariam (à droite), deux agronomes chargées de conseiller les villageois dans le développement de micro-projets.

germination de 10 000 noix de rôniers plantées en 1997. Ce qui pose un grave problème à Abdul Diallo qui, pour payer la main-d'œuvre (6 manœuvres pendant 6 mois) travaillant dans la réserve, a produit et vendu l'an dernier 212 000 plants d'arbres et propose des semences au pays tout entier.

MISSION QUASI IMPOSSIBLE

À la frontière de la Gambie, la réserve de biosphère du delta du Sine-Saloum — deux fleuves qui se dispersent en d'innombrables bras de mer bordés de mangroves — s'étend sur 180 000 hectares. Elle comprend la forêt sèche de Fathala, riche de

très beaux arbres, mais pauvre en faune. Son gestionnaire, le commandant Jacques Rigoulot, déjà responsable de la zone avant que l'armée sénégalaise ne choisisse le site pour y entraîner ses troupes, a été rappelé pour une mission quasi impossible: reconstruire le camp détruit par un incendie criminel, fermer les vingt scieries-menuiseries installées à proximité, et lancer une opération de partenariat avec les communautés rurales de la périphérie.

Les taxes perçues sur le ramassage du bois mort ont rapporté à ces dernières en dix mois un million de francs CFA, soit 1700 dollars. Une somme considérable pour le pays, qui a permis d'améliorer l'adduction d'eau, écoles et dispensaires. Mais Jacques Rigoulot est amer. Il n'y a plus une goutte d'eau potable dans sa réserve depuis que l'unique puits a été envahi par l'eau de mer, et il ne dispose d'aucun crédit pour en faire creuser un autre. Et les panneaux solaires qui pourraient lui fournir l'énergie dont il a besoin pour s'éclairer lui font aussi cruellement défaut.

Le bilan de sa collaboration avec les communautés locales, en revanche, est extrêmement positif. Au village de Bakadadji, situé dans la réserve, Jacques Rigoulot aide les femmes à exploiter les huîtres, dont les coquilles torréfiées servent à la fabrication de briques de qualité. Comme son *alter ego* de Samba Dia, Abdul Diallo, Jacques Rigoulot aurait bien besoin d'un moyen de transport, un bateau, par exemple, car les 4/5^e de la réserve sont composés de mangroves, de bras de mer et d'îles. Les femmes de Bakadadji aussi, d'ailleurs.

En bordure de la réserve, tout comme autour de celle du Niokolo, de vastes zones — des îles entières même, refuges d'oiseaux — ont été amodiées à des étrangers. Les retombées économiques sont nulles pour la population, sauf pour les guides. Selon le lieutenant Ndiaye, si ces chasses étaient réservées aux villageois, le braconnage diminuerait certainement. Mais la tâche de défenseur de la nature est difficile, et rendue plus ardue encore par le manque de moyens. Aussi le cœur que mettent Boucar Ndiaye, Abdul Diallo et Jacques Rigoulot à l'ouvrage est-il d'autant plus impressionnant. ■

QU'EST-CE QU'UNE RÉSERVE DE BIOSPHERE?

Les réserves de biosphère sont des aires géographiques représentatives des rapports équilibrés que les êtres humains peuvent entretenir avec leurs écosystèmes. Au nombre de 337 (en avril 1997) et réparties dans 85 pays, ces réserves répondent à des critères de sélection précis, établis dans le cadre du programme «L'Homme et la biosphère» (MAB) de l'Unesco. Elles ont trois raisons d'être:

- garder intact un échantillonnage de paysages, d'espèces animales et végétales, et d'écosystèmes de notre planète;
- donner l'exemple, sur les plans écologique et socio-culturel, de ce que peut être un développement économique durable;
- servir de modèle et de laboratoire pour la surveillance, la recherche, et l'éducation en matière de conservation, aux niveaux local, régional et mondial.

Les réserves forment un réseau planétaire au sein duquel ont lieu des échanges constants d'informations, d'expériences et de personnels. Elles contribuent ainsi à la réalisation des objectifs de la Convention sur la diversité biologique et du Programme «Action 21», issus de la Conférence des Nations Unies sur l'environnement et le développement qui s'est tenue à Rio de Janeiro en 1992.

COMMENT SONT-ELLES STRUCTURÉES?

L'aire ou zone centrale doit avoir un statut légal assurant, à long terme, la protection des paysages, des écosystèmes et des espèces qu'elle abrite.

Les limites de la zone tampon doivent être clairement établies. Aucune des activités humaines qui y sont menées ne doit aller à l'encontre des objectifs de protection ayant présidé au choix de l'aire centrale. Elle peut être un lieu de recherche expérimentale sur les méthodes adéquates de gestion de l'écosystème.

L'aire de transition, ou de coopération, se prolonge à l'extérieur de la réserve. C'est là que se retrouvent les divers groupes sociaux concernés par une gestion, un développement et une exploitation durables des ressources de la région. ■

Pour plus amples détails, voir «Le réseau mondial des réserves de biosphère», dans notre numéro de mai 1997, *Les paysages habités* (p. 36-37).

EL VIEJO, FAISEUR DE CYCLONES

Après avoir étudié 35 000 cyclones survenus aux Etats-Unis depuis 1950, deux chercheurs ont établi un lien indiscutable entre ces phénomènes et un courant froid du Pacifique, El Viejo (appelé aussi La Niña) — c'est à dire l'inverse du courant chaud connu sous le nom d'El Niño. La baisse de la température des eaux au large du Pérou d'un seul degré Fahrenheit (5/9^e d'un degré Celsius) par rapport à sa température moyenne entraîne un déplacement d'air humide du golfe du Mexique en direction de la vallée de l'Ohio, où sa rencontre avec de l'air froid venu du Canada provoque des cyclones.

Selon ces deux chercheurs, la présence active d'El Viejo dans le Pacifique en hiver augmente de 300 à 500% les risques de voir des tornades s'abattre sur les régions comprises entre le Michigan et l'Alabama au printemps suivant. A l'inverse, la présence active d'El Niño devrait réduire leur nombre sur le «boulevard des tornades», un corridor climatique formé par les Etats du Texas, de Louisiane, d'Oklahoma, du Kansas et d'Arkansas.

QUE NOUS DISENT LES GRENOUILLES?

Partout dans le monde, grenouilles, crapauds et salamandres disparaissent. Ces batraciens très communs, victimes de l'assèchement des zones humides ou de l'introduction de prédateurs exotiques, sont également en déclin dans les zones protégées. De plus, on relève dans leurs populations respectives des taux de malformations congénitales de



© Kevin Vandeweyer/Vest/Ask Images Paris

plus en plus élevés. Les chercheurs suspectent les pluies acides, les rayons ultra-violet B, qui franchissent désormais plus facilement la couche d'ozone du fait de sa diminution, et les pesticides. Plus de 500 équipes de scientifiques du monde entier travaillent d'arrache-pied à comprendre le message avant qu'il ne soit trop tard.

CHARGES ET DÉCHARGES

Lorsque les services municipaux de la ville de Dhaka (Bangladesh) n'ont plus été en mesure d'assurer un ramassage satisfaisant des ordures, deux volontaires du quartier de Kalabagan, particulièrement touché par ce problème, ont organisé un système parallèle, moyennant une modeste contribution des foyers desservis. Les chauffeurs des camions trient, puis revendent os, polyéthylène, papiers, plastiques et métaux aux industriels que ces matériaux intéressent. Ils arrondissent ainsi leur salaire. Premières concernées, les femmes apprécient beaucoup ce service et apportent

leurs déchets directement aux camions, faisant ainsi l'économie de la collecte à domicile.

L'ENVIRONNEMENT SUR CÉDÉROM

Une association d'écologistes a réalisé un cédérom à l'intention de tous ceux que les questions d'environnement intéressent. On y trouve 3 000 pages de texte qui résument des milliers de livres, ainsi que 2 500 sites Internet répertoriés par mots clés (à 80% anglophones).

S'adresser à:
A. D. M. E., 89, rue Pouchet,
75017 Paris, France.
Télécopieur: 01 42 63 34 62.
Mél.: info@adme.asso.fr
Internet: <http://www.adme.asso.fr>

MOQUETTE À LOUER

Un fabricant américain de moquette offre à ses clients la possibilité de la louer au mois. La société participe au choix du tapis, l'installe, l'entretient et finalement le reprend pour le recycler. Réduite en poudre, la moquette usagée sert de substrat à la fabrication

d'une moquette neuve. Ce système présente pour les industriels l'avantage d'économiser des ressources non renouvelables et de faire durer leurs produits, limitant ainsi les déchets et la pollution.

VIEILLES BATTERIES RECHERCHENT DÉCHARGES ACCUEILLANTES

En Gambie, les batteries hors d'usage abandonnées n'importe où présentent de graves dangers, notamment pour les enfants. Afin de lutter contre ce fléau, les autorités de Banjul ont mis à la disposition des usagers des conteneurs métalliques placés aux endroits stratégiques. L'initiative en revient à une habitante de Kololi, dans la banlieue de la capitale. Elle a demandé aux élèves des écoles de lui rapporter les batteries contre un peu d'argent et les a stockées chez elle, en attendant qu'une décharge adaptée soit aménagée.

DE LA TÔLE ONDULÉE VÉGÉTALE

Une usine implantée près de Cotonou, au Bénin, va se lancer dans la production de polyol végétal destiné à fabriquer des tôles ondulées. Le polyol est d'ordinaire dérivé du pétrole et entre dans la composition d'un plastique courant, le polyuréthane. Ici, le pétrole sera remplacé par des huiles produites localement: palme, coton ou karité. Toutes les tôles ondulées étant actuellement importées, cette production sera utile à l'économie du pays. Bien que de durée de vie plus longue, elles seront malheureusement deux fois plus chères que les tôles ordinaires.



© Bauer/Zefa/Hoa Qui, Paris



© C. Nöckler/Ask Images Paris

La musique populaire traditionnelle sud-africaine s'est forgée une identité propre, éclectique et originale, qui a conquis la scène musicale internationale.

Depuis la fin des années soixante, avec l'émergence d'artistes tels que Myriam Makeba ou Hugh Masakela et surtout depuis l'abolition de l'*apartheid*, la musique sud-africaine triomphe internationalement: splendides polyphonies du groupe *a cappella* Ladysmith Black Mambazo de Joseph Shabalala ou de Mahlathini et ses exubérantes Mahotella Queens, jazz vibrant de Dollar Brand, Chris McGregor, Dudu Pukwana, Jonas Gwangwa ou Bheki Mseleku, dynamisme de Juluka, le groupe multiracial dirigé par Johnny Clegg et Sipho Mhunu.

Sous l'influence du *gospel* et de la *soul music*, les anciennes traditions chorales autochtones — zouloues et xhosa en particulier — ont engendré des genres vocaux richement harmonisés qui constituent le fondement de l'actuelle musique populaire du pays.

La créativité est particulièrement remarquable dans les *townships* — ghettos artificiels grossis par l'exode rural où les Noirs furent relogés de force durant l'*apartheid*. Soweto, en particulier, est l'un des lieux musicaux les plus vivants du pays. Le *mbaqanga*, une combinaison de rythmes sud-africains, de jazz, de *soul music* et d'anciens airs européens, caractérisé par une ligne de basse très rythmée, y est encore en vigueur aujourd'hui.

L'Africa Cultural Centre

À l'initiative du festival Musiques de Nuit, dix-neuf jeunes musiciens, danseurs et plasticiens de l'Africa Cultural Centre de Johannesburg sont venus l'été dernier en France animer des ateliers destinés à des adolescents de diverses banlieues de Bordeaux. Parallèlement se sont déroulés des «arbres à palabres» sur des thèmes à portée philosophique et humaniste.

Vibrant foyer culturel et symbole de l'Afrique libérée, l'Africa Cultural Centre fut fondé dans les années 80 dans le quartier Newton, dans la partie ouest de Johannesburg, par Benjy Francis. Homme de théâtre né dans un ghetto de Durban la même année que le début officiel de l'*apartheid*, Francis a symbolisé depuis la fin des années 70, avec quelques autres créateurs tels que le metteur en scène Barney Simon, la culture noire de la révolte. Après le massacre de Soweto, en 1976, Francis décide «de donner une autre dimension à notre lutte, pour accéder à des projets culturels inédits».

Il met alors sur pied avec des moyens limités le Market Theatre, inauguré dans la rue et devenu quelques années plus tard l'actuel Centre. Plusieurs

fois réprimé par les autorités, le théâtre survécut grâce à l'opiniâtreté de Francis et à des subsides émanant d'institutions progressistes. Le programme s'est par la suite étendu à d'autres disciplines et plusieurs créateurs y ont bénévolement contribué. En 1980, Francis fonde une maison des artistes destinée à permettre la rencontre de diverses formes d'expression, d'où surgira l'Africa Cultural Centre. Un répertoire de pièces de théâtre sud-africaines s'y est développé, avec, notamment, *Night of the Long Wake* (La nuit de la longue veillée), du dramaturge Duzaka.

Célèbre à Johannesburg, l'Africa Cultural Centre organise aussi des stages et des ateliers dans d'autres villes d'Afrique du Sud. Y sont notamment enseignés la musique, la danse (traditionnelle et hip-hop), les percussions, le théâtre et les arts plastiques. «L'idée est d'utiliser les énergies des jeunes pour créer une expression artistique qui puisse conduire à la liberté. Nous sommes là pour montrer notre démarche autant que pour apprendre. Nous avons refusé de fermer nos portes, de commercialiser notre travail ou de réduire nos rêves», explique Francis, personnage pittoresque portant barbe et béret.

Prenant Nelson Mandela comme exemple, Francis préfère le dialogue à la confrontation, la tolérance et l'ouverture à la vengeance et l'animosité. C'est au Centre, il y a deux ans, que s'est notamment tenue Africus, la première biennale d'art contemporain du continent, sur le thème «Décolonisons nos esprits».

En 1994 a été inauguré le Musée des enfants de l'Africa Culture Centre, qui comportera bientôt un centre scientifique et une bibliothèque. Le centre a également accueilli des artistes tels que Whitney Houston, et organisé un défilé d'enfants visant à stimuler leur créativité sur le thème: «Guérir l'humanité». Benjy Francis envisage en outre de lancer un projet de développement de conscience sociale, avec l'étude de problèmes tels que ceux de l'enfance maltraitée, de la pauvreté, de la faim ou des grossesses d'adolescentes.

À l'automne dernier, la Cité de la Musique de Paris a, de son côté, accueilli d'autres musiciens sud-africains, révélateurs eux aussi de la richesse et de la diversité artistique du pays. Parmi eux le chœur Nzabalantu, groupe de chantuses traditionnelles du Kwazulu Natal, à l'imposante présence physique, qui se produisent lors de cérémonies d'initiation, de mariages et de fêtes de village; la diva Sibongile Khumalo, originaire de la même région mais élevée à





© Arthur Bozas. Cite de la Musique

Soweto, qui interprète, accompagnée par un quartette comprenant le jeune et talentueux pianiste de jazz Moses Mololekwa, un répertoire à la croisée de l'art lyrique et des chants zoulous traditionnels; une troupe de danseurs d'*ingoma*, le groupe Lamontville et le Shukuma Black Mambazo all Star Flutes.

Chœurs, danses et pipeaux métalliques

Ensemble de danses tirant son appellation d'un tambour, l'*ingoma* était exécuté par les mineurs zoulous le dimanche dans les *hostals* (logements situés près des puits de mine). Les chants et les danses, rappelant ceux des guerriers ancestraux et conservant un caractère à la fois initiatique et belliqueux, sont scandés par un grand tambour cousant en une double peau de vache tendue sur un fût de pétrole.

Lamontville, *township* de Durban, est le nom d'un groupe de jeunes danseurs perpétuant le célèbre *gumboot dance* qu'affectionnaient également les tra-

L'ensemble vocal féminin Nzalabantu, originaire du Kwazulu Natal (Afrique du Sud).

vailleurs zoulous durant leurs heures de loisirs. Les danseurs portent des bottes de caoutchouc cerclées de grelots fabriqués avec des capsules de bière, qu'ils frappent vigoureusement avec la paume de la main. La scansion des pas, les frappements de mains et les cris et appels du leader du groupe constituent l'unique forme d'accompagnement musical.

L'orchestre Shukuma Black Mambazo all Star Flutes, créé dans le *township* d'Alexandra (Johannesburg) entre 1956 et 1963, a été reconstitué pour le concert de Paris. Avec ses guitares acoustiques et ses *penny whistles* (pipeaux métalliques), il reconstitue le son des ensembles de *kwela*. (Le mot zoulou *kwela*, qui signifie «déguepiper», était employé pour signaler l'approche de la police.) Ce style musical, populaire dans les années 40 et 50, constituait une version de rue du *township jazz*. Il s'enrichit progressivement d'autres instruments (saxophone, guitare électrique, basse, piano), et a influencé de nombreux artistes dont Myriam Makeba. ■

Les mines d'or et d'argent du roi BÉLA

par Edouard Bailby



Visiter une ancienne ville minière? J'imaginai des maisons alignées comme des boîtes d'allumettes, quelques bâtiments administratifs grisâtres, une école sans âme, une église banale et des chiens faméliques. Emile Zola me revenait en mémoire. Quel intérêt? Il y a en Slovaquie, pays montagneux de 49 000 km² au cœur de l'Europe centrale, plus de 150 châteaux forts du Moyen Âge, des chapelles romanes et des cathédrales gothiques, des palais Renaissance, des demeures baroques, enfin, qui éveillaient davantage ma curiosité. Pourtant, lorsque je me suis décidé à emprunter une route sinueuse entre des forêts et des lacs couleur émeraude, quelle n'a pas été ma surprise d'apercevoir soudain, lovée dans les collines, un petit joyau de l'architecture: Banská Štiavnica, jadis une cité florissante.

La légende raconte qu'un berger surveillant ses chèvres vit appa-

La vieille ville de Banská Štiavnica, au cœur du massif des Carpates, fut l'un des grands centres de l'histoire minière de l'Europe. Elle abrite un ensemble architectural et industriel de premier plan, qui lui a valu d'être inscrite en 1993 sur la Liste du patrimoine mondial.

raître un jour un lézard couvert de paillettes dorées. Il n'en crut pas ses yeux et colporta aussitôt la nouvelle dans les alentours. A l'époque, les habitants de la région n'avaient ni les moyens techniques ni les connaissances nécessaires pour extraire l'or et l'argent enfouis dans la montagne. Ce furent vraisemblablement les Celtes qui, un ou deux siècles avant J.-C., commencèrent à exploiter les mines dont certaines étaient à ciel ouvert. Ils frappèrent même des pièces de monnaie, les *biatées*, d'un poids de 16 grammes, dont on a retrouvé de nombreux exemplaires dans une quinzaine de sites, notamment dans l'ouest du pays. Arrivés par la suite, les Slaves poursuivirent l'extraction des minerais précieux et en firent commerce.

Un document écrit du 12^e siècle prouve que la région de Banská Štiavnica, au centre de la Slovaquie, était désignée sous le nom de «*terra banensium*», c'est-à-

dire la terre des mineurs. Installés dans les Carpates depuis plus de cent ans, les Hongrois l'avaient déjà incorporée à leur royaume qui allait s'étendre jusqu'aux rives de l'Adriatique. Ils comprirent tout le parti qu'ils pouvaient tirer des richesses minières d'or, d'argent et de cuivre dont les filons s'étendaient sur des kilomètres.

Pour les exploiter de manière intensive, ils firent venir des colons germaniques dont les connaissances en la matière étaient renommées en Europe. Le roi Béla IV leur accorda une série de privilèges, notamment la liberté de commerce, qu'il spécifia en 1238 dans une charte spéciale octroyée à Banská. Quelques années plus tard, lorsque les Mongols dévastèrent le pays, les habitants de la ville, Allemands et Slovaques, furent autorisés à édifier des remparts pour se protéger de futures attaques. Soucieux de leurs intérêts, les souverains hongrois se



© Peter Cserny/Rephoto, Paris

Banská Štiavnica est la plus vieille ville minière de Slovaquie.

réservèrent sur les hauteurs de la ville une enclave fortifiée, dont on peut voir aujourd'hui les vestiges, où ils percevaient les impôts et recevaient la part des richesses minières qui leur était due.

UN CENTRE MINIER D'AVANT-GARDE

Dès le Moyen Âge, Banská Štiavnica était en mesure de produire 20% de l'argent en circulation sur le marché mondial et de grandes quantités d'or qui étaient exportées vers le reste du continent européen, en particulier l'Allemagne et les Flandres. Deux villes plus au nord — Kremnica et Banská Bystrica — dont les richesses en métaux précieux étaient considérables prirent leur essor à la même époque. De plus en plus riches, les colons allemands et les nobles hongrois commencèrent à bâtir églises catholiques, temples protestants, palais et demeures seigneuriales qui firent la gloire du royaume.

Après la bataille de Mohács, en 1526, qui vit la défaite de l'armée magyare, les Turcs s'emparèrent de Buda et entreprirent des incursions armées à l'intérieur du territoire slovaque, alors dénommé Haute Hongrie. Ils ne purent néanmoins jamais s'emparer des mines d'or et d'argent. Soutenus par les forces du comte Nicholas Pallfy, les habitants de Banská Štiavnica parvinrent à stopper les envahisseurs étrangers, en 1593, à quelques kilomètres de la ville.

En 1627, pour la première fois en Europe, des explosifs sont utilisés pour extraire de la montagne les minerais précieux. Au 17^e siècle deux ingénieurs de la région mettent au point un système de pompes mécaniques permettant d'améliorer l'extraction de l'argent grâce à la formation d'une soixantaine de réservoirs artificiels, destinés à retirer en permanence l'eau qui menaçait d'envahir les mines. Il en existe encore une vingtaine, où les Slo-

vaques vont se baigner pendant les trois mois de l'été. Au 18^e siècle, Banská Štiavnica est devenue le centre européen de la technique et de la science minières. C'est ainsi qu'en 1762 Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche et reine de Hongrie, y fonda l'Académie des mines, premier établissement du genre dans le monde. Des professeurs renommés de toute l'Europe y donnèrent des cours. L'un des créateurs de la chimie moderne, Antoine Laurent de Lavoisier, lui apporta son concours. Elle avait une telle notoriété qu'elle servit de modèle à la création de l'École polytechnique de Paris.

Mais dès la fin du 19^e siècle les mines cessent d'être rentables et aujourd'hui Banská Štiavnica ne compte plus que 10 600 habitants. Quelques minces filons d'or et d'argent sont encore exploités dans les alentours, mais ce qui reste, surtout, du passé prestigieux de la ville, malgré des conflits armés, des ▶

► tremblements de terre et des incendies, c'est la plupart des monuments et des édifices érigés au cours des siècles. Ils forment un ensemble architectural où se mêlent tous les styles: roman, gothique, Renaissance, baroque, néo-classique. Chaque communauté — slovaque, allemande et hongroise — y a apporté sa contribution, faisant de Banská Štiavnica une ville unique qui a mérité d'être inscrite en décembre 1993 sur la

Le calvaire baroque de Scharfenberg, l'une des nombreuses collines qui entourent la ville et font partie de l'espace protégé de Banská Štiavnica.

Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO.

C'est peut-être l'une des raisons pour lesquelles il n'est pas facile de trouver son chemin dans ses rues sinueuses et pentues. Elles forment un écheveau dont le fil conducteur échappe à toute logique apparente. Seul point de repère incontournable au cœur de la cité: la place de la Sainte-Trinité (Namestie sv. Trojice). Ornée d'une colonne baroque du 18^e

siècle, sculptée par l'artiste italien Dionyz Stanetti, elle fut érigée à la mémoire des victimes de la peste de 1710 et 1711. On en trouve de semblables, plus ou moins remarquables, dans de nombreuses villes de Slovaquie.

De chaque côté de la place de forme triangulaire, qui descend rapidement vers le vieil Hôtel de ville, se dressent des maisons de style gothique ou Renaissance. Au numéro 12 a été aménagée une galerie d'art moderne nommée d'après le peintre Jozef Kollár (1899-1982) qui naquit et mourut à Banská Štiavnica. De tendance impressionniste, ses œuvres les plus célèbres sont, outre quelques portraits, *Le long de la rivière Vah (Z Povazia)* et *Marché d'hiver à Banská Štiavnica (Zimmy trh v Banskej Stiavnici)*.

A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

Construites dès le Moyen Âge, à 500 mètres de distance l'une de l'autre, deux églises symbolisent la coexistence religieuse entre les deux principales communautés de la ville: l'église Sainte-Catherine (Kostol sv. Katariny), appelée aussi église slovaque car à partir du 17^e siècle on y célébra la messe en langue slovaque, et l'église des Dominicains, jadis connue sous le nom d'église allemande. De style néo-gothique, depuis sa reconstruction à la fin du 19^e siècle, la première possède une sculpture en bois polychrome de la Madone qui date de 1506. Dans la crypte reposent les dépouilles mortelles de magistrats et de riches bourgeois de Banská Štiavnica. Ancienne basilique romane à trois nefs, la seconde a été reconstruite en 1806. Son orgue du 19^e siècle est remarquable.

Du centre ville on aperçoit sur une hauteur le Vieux Château (Stary zamok), partiellement en ruine. Entouré de remparts du 16^e siècle, il constituait l'enclave des rois de Hongrie. À l'opposé, sur une autre colline, se dresse le Nouveau Château (Novy zamok) que les habitants de Banská Štiav-





L'Hôtel de ville (16^e-18^e siècle) et, au premier plan, l'église Sainte-Catherine.

© C. Redondu/Editions San Marco, Madrid

Les vestiges de l'activité minière et métallurgique

Banská Štiavnica, la plus vieille ville minière de Slovaquie, est située sur les pentes abruptes du Glanzenberg dans les monts Paradajz.

L'exploitation de ses minerais remonte à l'âge du bronze (10^e-8^e siècle avant J.-C.) et ne s'arrêta qu'à la fin du 19^e siècle.

La ville et les installations techniques des alentours offrent une symbiose remarquable entre environnement urbain et milieu naturel.

■ Techniques de pointe

Au 17^e siècle, les progrès techniques se multiplièrent à Banská Štiavnica. Pour la première fois, la poudre à canon fut utilisée dans les mines. Au 18^e siècle, on mit au point, dans le domaine de l'énergie hydraulique, un système de barrages et de déversoirs qui permettaient de laver le minerai. Ce système, qui fut repris partout ailleurs, est resté le plus avancé du monde jusqu'au siècle suivant.

■ Réservoirs et barrages

Il existe encore une vingtaine de réservoirs, dont le plus vieux, Velká Vodárenská, a été construit avant 1510. Trois autres datent du 16^e siècle et deux du 17^e siècle. Le plus grand nombre d'entre

eux sont du 18^e siècle, époque d'intense activité minière pour la ville. Il existait également une série de barrages — le plus long mesure près de 775 mètres — et de canaux d'alimentation.

Le bâtiment du puits et la salle des machines de Mayer (commencés en 1805) sont encore debout.

Toujours debout également, l'usine de fonderie d'argent et de plomb qui date de la première moitié du 17^e siècle et fut modernisée en 1872. Elle fut l'un des bâtiments de la première usine du monde de production mécanique de câbles métalliques (1837). Le musée de la mine, enfin, abrite quelques éléments d'équipement en provenance de la région.

Le bâtiment du puits et la salle des machines de Mayer (commencés en 1805) sont encore debout. Toujours debout également, l'usine de fonderie d'argent et de plomb qui date de la première moitié du 17^e siècle et fut modernisée en 1872. Elle fut l'un des bâtiments de la première usine du monde de production mécanique de câbles métalliques (1837). Le musée de la mine, enfin, abrite quelques éléments d'équipement en provenance de la région.

«Entre rêve et réalité»

■ Comment êtes-vous venu au cinéma?

Abbas Kiarostami: Tout à fait par hasard. Je suis graphiste de formation. Or il y a dans les arts graphiques une sorte d'économie de moyens qui vous oblige à communiquer une idée de façon attrayante et précise en resserrant au maximum. Ce type de contrainte m'a appris à accepter les contraintes en général et à m'en servir dans mes films. C'est pourquoi quand mon fils a voulu devenir cinéaste, je lui ai conseillé de commencer par l'art graphique.

C'est en tant que graphiste que j'ai commencé à tourner. Des films publicitaires: vous avez trente secondes ou une minute pour faire passer un message. Il faut bien connaître les gens auxquels on s'adresse, leur manière de réagir et de se comporter, et aussi les lois du marketing. Quand on n'a qu'une minute pour communiquer, on comprend la valeur d'une minute. Cette expérience m'a appris à tout connaître de la technique cinématographique avant même de commencer à faire de vrais films. Aujourd'hui, c'est moi qui fais tout dans mes films: j'écris le scénario, je dessine le découpage des scènes, je supervise la prise de son et le mixage, je choisis la musique et dirige le montage.

■ Que pensez-vous du potentiel du cinéma?

A. K.: A mon sens, le cinéma est le plus riche moyen d'expression qui soit, pour un artiste. C'est le seul art capable de décrire absolument n'importe quoi. Même le silence ou l'obscurité, par exemple, permettent des effets remarquables. A la fin de mon dernier film, *Le goût de la cerise*, le héros, M. Badii, descend dans son trou et se couche. La lune disparaît derrière les nuages et pendant une minute entière, l'écran devient noir. C'est un moment où la vie, le cinéma et la lumière ne font qu'un. Grâce à son pouvoir magique, le cinéma stimule, mieux que tout autre instrument, la capacité de s'émerveiller et de remettre en question les idées qui semblent les plus arrêtées.

■ Y a-t-il des images ou des idées interdites au cinéaste iranien que vous êtes?

A. K.: Les scènes de violence qui envahissent les



© Gamma, Paris

L'œuvre du cinéaste iranien Abbas Kiarostami a acquis une consécration internationale lors du festival de Cannes 1997, où son dernier film, *Le goût de la cerise*, a remporté la Palme d'or. La même année, le cinéaste a reçu la médaille Federico Fellini de l'UNESCO. En 1995, le Festival de Locarno avait organisé une rétrospective intégrale de ses films, qui se caractérisent par une grande liberté d'invention et un sens profond de l'humain. Abbas Kiarostami retrace son itinéraire et définit sa conception du cinéma.

Propos recueillis par Romain Maitra.

écrans du monde entier sont interdites en Iran, de même que toute référence à la sexualité. Même si je tourne un film censé se passer ailleurs, je ne peux jamais faire d'allusion au sexe.

En Iran, on n'a pas le droit de tenir sa femme par la main dans la rue. Si dans une scène d'un film une femme tombe dans la rue, seule une autre femme pourra l'aider à se relever — à cause du contact. C'est pourquoi si vous voyez dans un film iranien un homme rester immobile près d'une femme qui trébuche ou même qui se noie, au lieu de lui venir en aide, ne soyez pas choqué. Le sort de cette femme ne lui est pas indifférent et il lui viendrait volontiers en aide, mais cela lui est par principe interdit. Peut-être que dans la vie réelle, il ferait malgré tout un geste, mais pas au cinéma. Ce n'est pas que nous soyons des gens froids, c'est simplement une contrainte qui nous est imposée à l'écran. De même, ne soyez pas surpris si on vous montre une personne portant son tchador au lit. C'est évidemment absurde dans la réalité, mais au cinéma les femmes doivent toujours porter le tchador. Nous pouvons montrer des gens qui fument, mais la danse et l'alcool sont tabous.

Dans les années 80, pour pouvoir tourner, il fallait passer quatre examens consécutifs: approbation du synopsis, du scénario, des acteurs et de l'équipe technique, avant le visionnage du film terminé. Cela n'a guère changé depuis. La critique sociale et politique n'est pas absente de notre cinéma, mais on prend généralement soin de ne pas indisposer les autorités religieuses. Paradoxalement, c'est un peu à ces contraintes que le cinéma iranien doit sa notoriété internationale, parce que nous avons toujours dû pratiquer l'ellipse ou inventer des moyens détournés d'exprimer les choses. Cela dit, la pression s'est un peu relâchée avec le nouveau gouver-

nement et l'on peut espérer que nos cinéastes vont avoir un peu plus les coudées franches.

■ Quelle est l'audience des films iraniens à l'étranger?

A. K.: Je erois que nous sommes bien placés: beaucoup de pays de notre région pourraient nous envier la diffusion dont bénéficient certains de nos films, sans parler de l'accueil de la critique internationale. Tout récemment quatre d'entre nous ont obtenu des prix dans des festivals internationaux: Palme d'or du Festival de Cannes pour mon dernier film, *Le goût de la cerise*, Léopard d'or du Festival de Locarno pour *Le miroir* de Jaffar Panahi, cinq prix, dont celui de la mise en scène, au Festival de Montréal, pour *Les enfants du ciel*, de Majid Majidi, et tout dernièrement le Prix de la première œuvre au Festival de Tokyo décerné à Parviz Shahabazi pour *Voyageur du sud*. C'est tout à fait nouveau pour nous.

Comparez avec ce qui se passe en Chine. Il y a trois ans on pouvait espérer une percée comparable du cinéma chinois. Mais nombre de films étaient tournés en Amérique et beaucoup de réalisateurs chinois étaient dépendants de fonds américains. Résultat, le cinéma chinois s'est américanisé et a perdu sa saveur spécifique. L'argent américain a changé le visage du cinéma chinois. À l'inverse, en Iran, nous n'avons peut-être pas beaucoup de moyens techniques ni de budgets pour monter de grosses productions et nous n'avons pas accès aux grands réseaux de distribution, mais nous avons un atout incomparable: des idées. Le fait que les films américains ne sont pas distribués en Iran est même une bénédiction pour notre industrie cinématographique qui est ainsi à l'abri d'une concurrence redoutable. J'ajoute que le succès commercial de certains de nos meilleurs films a poussé les banques à nous offrir des crédits à long terme, ce qui permet aux cinéastes de tourner avec une certaine liberté.

■ Le héros de votre dernier film, *Le goût de la cerise*, décide de se suicider. Pourquoi avoir choisi ce thème?

A. K.: D'abord, les statistiques montrent que les suicides réussis sont très rares, ce qui veut dire que le désir de vivre est beaucoup plus fort que le désir de mourir. Ensuite, toutes les religions condamnent fermement le suicide. Or tout ce qu'on interdit pose question et mérite qu'on s'y arrête. On devrait avoir le droit de se demander librement: «Dois-je continuer à vivre, ou non?».

Nous oublions trop souvent que la vie est un libre choix, pas une fatalité. Ne voir dans la vie qu'une série de contraintes, c'est aussi un choix. J'ai envie de dire aux gens: si vous choisissez de vivre, au moins vivez vraiment. Il y a tant de gens qui se tiennent près de la sortie, incapables de décider si la vie vaut la peine d'être vécue. Ces gens-là vivent dans l'ombre de la mort.

Ne jugeons pas le suicide: c'est peut-être un acte de violence, mais dans mon film il s'accompagne d'une réflexion critique. Par son acte mon héros sou-

Nous oublions trop souvent que la vie est un libre choix, pas une fatalité. Ne voir dans la vie qu'une série de contraintes, c'est aussi un choix. J'ai envie de dire aux gens: si vous choisissez de vivre, au moins vivez vraiment.

FILMOGRAPHIE DE ABBAS KIAROSTAMI

Longs métrages:

Le passager (Mossafer, 1974)
Le rapport (Gozaresh, 1977)
Les premiers (Avaliha, 1985)
Où est la maison de mon ami? (Khaneh-ye dust kojast?, 1987)
Devoirs du soir (Mashq-e shab, 1989)
Close-up (Namaye nazdik, 1990)
Et la vie continue (Zendegi edameh darad, 1992)
Au travers des oliviers (Zir-e dera-khtan-e zeytun, 1994)
Le goût de la cerise (Tame guilass, 1997)

Courts et moyens métrages:

Le pain et la rue (Nan va kuche, 1970)
La récréation (Zang-e tafrih, 1972)
Expérience (Tajrobeh, 1973)
Deux solutions pour un problème (Do rah-e hal baraye yek masaleh, 1975)
Moi aussi je peux (Manam mitu-nam, 1975)
Les couleurs (Rang-ha, 1976)
Le vêtement de noce (Lebasi baraye arusi, 1976)
Solution no. 1 (Rah-e hale yak, 1978)
Alternative 1, alternative 2 (Qazih-e shekle aval, qazik-e shekle dovom, 1979)
Hygiène des dents (Behdasht-e dandan, 1980)
Avec ou sans ordre (Be tartib ya bedun-e tartib, 1981)
Le chîur (Hamsorayan, 1982)
Le concitoyen (Hamshahri, 1983)

Pour en savoir plus:

Entretien avec Abbas Kiarostami, *Le Courrier de l'UNESCO*, «Un siècle de cinéma», juillet-août 1995.
Abbas Kiarostami, coll. Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma, Éditions de l'Étoile, Paris, 1997

haite communiquer avec les autres, sinon il aurait aussi bien pu en finir dans son lit en avalant des somnifères. Ce qui compte en tout cas, c'est que la vie suit son cours, le cycle éternel de la nature qui se débarrasse de sa vieille peau pour faire peau neuve. C'est plus important que la question de savoir si un personnage est mort ou vivant à la fin du film.

Au fond, le film parle davantage de la vie et de la mort que du suicide, ce qui n'est pas nouveau pour moi. Trois de mes films, *Où est la maison de mon ami?* (1987), *Et la vie continue* (1992) et *Au travers des oliviers* (1994) font figure de trilogie parce qu'ils ont été tournés au même endroit. Mais si vous remplacez *Où est la maison de mon ami?* par *Le goût de la cerise*, vous avez encore une trilogie dont le thème serait la lutte pour la vie dans la certitude de la mort, ce qui équivaut à aimer et à assumer la vie en sachant qu'elle peut prendre fin d'un moment à l'autre. Comme le philosophe et écrivain français d'origine roumaine É. M. Cioran aimait à le répéter: «Sans la possibilité du suicide, il y a longtemps que je me serais suicidé.»

■ Parler de ce sujet ne vous a pas posé de problème?

A. K.: C'est vrai qu'en Iran le suicide est condamné par la loi coranique, comme il l'est d'ailleurs dans d'autres pays par l'Église catholique. Mais il y a beaucoup de gens dans le monde qui n'ont pas de foi religieuse, et puis, les religions et leurs porte-parole ne donnent pas toujours l'exemple du respect de la vie des autres. En Iran, la tradition religieuse se divise en deux courants: le premier, résolument passiviste et qui ne se pose pas de questions, et le second, plus évolué et capable de s'interroger.

■ Dans votre œuvre, les thèmes se déplacent et se superposent imperceptiblement d'un film à l'autre...

A. K.: Oui. C'est particulièrement vrai de ma dernière trilogie dont les films s'emboîtent comme des poupées russes. Je ne raconte jamais une histoire avec un commencement et une fin. Il y a toujours une nouvelle intrigue qui apparaît à un moment donné. Et toutes ces histoires se recourent si bien qu'il est très difficile de les considérer isolément: elles font partie d'une seule histoire. J'ajoute qu'à mes yeux il est très important de faire des films «inachevés» pour permettre au spectateur de les compléter en faisant appel à son imagination.

■ La nature est omniprésente dans vos films.

A. K.: Oui, parce que nous sommes séparés de la nature, mais en même temps nous faisons partie d'elle. L'industrialisation et le progrès ne nous aident pas à résoudre nos problèmes. Pour se retrouver, il faut se tourner vers la nature. Dans mon dernier film, j'ai voulu montrer l'emprise de l'industrialisation et la manière dont les gens y réagissent. L'action de l'homme et l'urbanisation croissante sont en train de transformer la nature et de la détruire. Le vieux taxidermiste du musée dit à mon héros: «Vous êtes désespéré, mais avez-vous jamais contemplé la lune? ▶

► Vous n'avez pas envie de regarder les étoiles? Et les nuits de pleine lune? Vous n'avez pas envie d'entendre le murmure de la pluie, ou le chant du rossignol? Vous voulez fermer les yeux? Mais, mon cher ami, il faut regarder toutes ces choses. Les habitants de l'autre monde n'ont qu'une envie, c'est de venir ici pour voir tout cela, et vous, vous êtes pressé d'aller les rejoindre?»

■ **Que pensez-vous de la violence à l'écran?**

A. K.: La violence fait partie de l'être humain, tout comme la bonté, et dès lors qu'elle existe, je suppose qu'il faut la montrer. Mais la violence telle qu'elle existe n'est pas celle qu'on nous montre dans les films. Je crois qu'au cinéma, on nous montre une violence artificielle. Dans la vie réelle la violence est souvent grise, froide, alors qu'au cinéma elle est convulsive et teintée d'hémoglobine. Les effets de cette violence artificielle sont tellement ressassés que les vieux trucs marchent de moins en moins. Pourtant, les professionnels de la violence continuent à faire fortune en surenchérissant sur nos fantasmes individuels et collectifs. Depuis vingt ans, le cinéma commercial est incapable de montrer la violence sous son vrai jour.

Cela n'a pas toujours été le cas. Dans *Règlement de comptes* (1953) par exemple, Fritz Lang créait une extraordinaire tension en montrant la violence de façon complètement intériorisée. Et dans *Classe tous risques* (1960) Claude Sautet a su lui aussi explorer la dimension psychologique de la violence avec beaucoup de vérité et d'efficacité. Mais aujourd'hui c'est devenu l'exploitation de la violence pour la violence. Le paradoxe, c'est que personne n'aime la violence et pourtant ces films ont du succès.

■ **Quel effet cela fait-il de remporter la même année la Palme d'or du Festival de Cannes et la médaille Federico Fellini de l'UNESCO? Cela va-t-il vous aider sur le plan professionnel?**

A. K.: Oui, évidemment. Je suis fier et heureux que de telles récompenses aillent au genre de films que je fais. C'est très important car cela encourage d'autres cinéastes à continuer à faire des films «différents», personnels. Cela incitera les gens à venir voir ces films primés et élargira leur public. Le bon cinéma ne peut pas vivre sans un public.

■ **Quels sont vos cinéastes favoris?**

A. K.: J'aime que le cinéma soit capable d'explorer les rêves tout en étant enraciné dans la réalité. Il y a beaucoup de cinéastes que j'aime, mais si je devais n'en citer qu'un, ce serait un Japonais: Yasujiro Ozu.

■ **Comment peut-on défendre aujourd'hui la cause du cinéma commercial?**

A. K.: Le cinéma commercial produit des films à la chaîne pour répondre à la demande du marché. Mais c'est un cercle vicieux car les gens ne peuvent pas avaler n'importe quoi. Désormais le décalage est tel entre ce qu'on nous montre à l'écran et la vie quotidienne que les spectateurs ne parviennent plus à s'identifier à ce genre de films.

Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire que d'attendre que ce processus poursuive sa logique d'autodestruction. J'espère quant à moi qu'un nouveau type de cinéma va naître et que la vraie monnaie finira par chasser la fausse. Mais pour cela, il est indispensable que les critiques aident ce nouveau cinéma. ■

NOS AUTEURS

CLAUDINE BRELET-RUEFF, de France, a longtemps travaillé au secteur de l'information et de l'éducation pour la santé de l'Organisation mondiale de la santé (OMS). Elle a notamment publié: *Médecines sacrées* (Albin Michel, Paris, 1976) et *Anthropologie de l'ONU — Utopies et fondation* (Paris, 1995).

HAYAO KAWAI, psychotérapeute japonais, a notamment publié: *Japanese Psyche* (La psyché japonaise) et *The Buddhist Priest Myoe: a life of dreams* (Vie et songes de Myoe, prêtre bouddhiste, 1992).

K. M. SHYAM SUNDAR, de l'Inde, spécialiste de la médecine ayurvédique, est chargé de recherche au Centre pour l'étude des systèmes de connaissance traditionnels indiens (CIKS) de Madras.

JANE SCHREIBMAN, photographe nord-américaine, est spécialisée dans les pays d'Asie.

EMMANUELLE KADYA TALL, anthropologue franco-sénégalaise, est chargée de recherche à l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM).

KRISTOPHER WALMSLEY, du Canada, est journaliste culturel et photographe indépendant. Membre actif d'Amnesty International, il vit en Suède.

TING HOR, de Chine, est docteur en médecine. Il prépare actuellement une thèse d'anthropologie sur la médecine chinoise à l'Ecole des hautes études en sciences sociales (EHESS) de Paris.

FRANCE BEQUETTE, journaliste franco-américaine, est spécialisée dans l'environnement.

ISABELLE LEYMARIE, musicologue franco-américaine, a notamment publié *La musique sud-américaine, Rythmes et danses d'un continent* (Gallimard, Paris, 1997).

EDOUARD BAILBY, de France, ancien grand reporter à l'hebdomadaire *L'Express* et attaché de presse à l'UNESCO, est l'auteur de guides sur Cuba (nouv. éd. 1997), la Hongrie (nouv. éd. 1995) et *Bratislava et les châteaux slovaques* (1998), tous trois parus aux éditions Arthaud, Paris.

ROMAIN MAITRA, écrivain et anthropologue indien, est spécialisé dans les arts de la scène.

LE COURRIER DE L'UNESCO au Salon de la Revue

Le *Courrier de l'UNESCO* participera du 20 au 25 mars 1998 au 8^e Salon de la Revue, au Parc des Expositions de Paris, Porte de Versailles.

Ce Salon propose un très large panorama des revues éditées en France, des plus diffusées aux plus insolites. Il disposera cette année d'un site Internet et un espace sera créé sur le Salon afin que le public puisse le consulter, s'informer et découvrir les revues étrangères. Se déroulant conjointement avec le Salon du Multimédia et de l'édition électronique, le Salon des Métiers et Industries du Livre et le 18^e Salon du Livre, le Salon de la Revue est l'une des composantes du grand rendez-vous annuel à Paris des auteurs, des éditeurs et des lecteurs.

Pour plus d'informations, s'adresser à:
Reed-OIP

11, rue du Colonel Pierre Avia - BP 571- 75726 Paris cedex 15

Tél. : (33) 01 41 90 47 40. Télécopie : (33) 01 41 90 47 49.

Internet: <http://salondelarevue.reed-oip.fr> (à partir du 1^{er} mars 1998)

ERRATUM

En réponse à la lettre d'un lecteur passionné de radio, nous indiquions dans notre numéro de janvier 1998 («La frugalité, un mode de vie?») les horaires et longueurs d'ondes d'émission de programmes UNESCO en anglais sur ondes courtes. Ceux-ci se sont révélés en partie erronés. Pour plus ample information:

Nexus-International
Broadcasting Association,
P.O. Box 10980, I-20110 Milan,
Italie.

Téléphone: (+39) 2-266-6971 ou
(+39) 337-297788.

Télécopie: (+39) 2-70638151.
Mél.: info@nexus.org

Radio for Peace International,
P.O. Box 88, Santa Ana,
Costa Rica.

Téléphone: 506-249-1821.

Télécopie: 506-249-1095.

Mél.: rfpicr@sol.racsa.co.cr

Rejoignez l'UNESCO sur Internet en vous connectant au serveur

<http://www.unesco.org>

Vous y trouverez le sommaire des derniers numéros du *Courrier de l'UNESCO*, des informations sur l'ensemble des programmes et activités de l'UNESCO, les communiqués de presse, les événements, les publications, le répertoire des bases de données et des services d'information de l'UNESCO et les coordonnées des principaux partenaires de l'UNESCO.

L'UNESCO SUR MINITEL
TAPEZ 3615 UNESCO*

Au sommaire:

- 1. Ce qu'est l'UNESCO, comment elle agit**
- 2. Publications: catalogue et commandes**
- 3. Bases de données et services de documentation**
- 4. Autres productions: bons, timbres...**
- 5. Eléments d'actualité (le journal)**
- 6. Comment participer**
- 7. Comment solliciter un appui**
- 8. Pourquoi se rendre à l'UNESCO**
- 9. Votre avis sur le 3615 UNESCO**

A la rubrique «Publications», vous pourrez lire les résumés des derniers numéros du

COURRIER DE L'UNESCO

* 2,23 francs la minute

NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME:

L'AU-DELÀ AVEC UN ENTRETIEN DE PAULO COELHO

▼
PATRIMOINE

LES LIGNES MYSTÉRIEUSES DE NAZCA (PÉROU)

▼
ENVIRONNEMENT

L'ÉCOLOGIE DE LA MAISON